VITAM
IMPENDERE
VERO.

No 55/2

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mileoudel02rous

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. *ROUSSEAU,*
Citoyen de Geneve.

TOME SECOND,

A AMSTERDAM,
Chez JEAN NEAULME, Libraire,

M DCC LXVI.

Avec Privilege de Nosseigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE jusqu'á l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge, ou le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation Ses besoins n'étant pas tous dévelopés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir á ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible; comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme ? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſiéme état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe déveolopent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violant, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-

tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, me-

ner la voiture tout comme leur pere, on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes des jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne feroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le repéte, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſurtout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-à-t-il donc de cet excedent de facultés & des forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un

autre âge ? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible ; mais il n'établira ses magazins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangeres ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera, Voici donc le tems des travaux, des instructions, des études ; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autes sont inutiles, les autres

ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulément ce qui eſt utile.

De ce petit nombre, il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimenté à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant! Ténébres de l'entendement humain, qu'elle main téméraire oſa toucher à votre voile? Que d'abîmes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la

Nature, tremble. Aſſure-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enyvrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait du mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrés dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le dévelopement de ſon intelligence; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire enſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné: s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par dégrès des no-

tions morales qui diſtinguent le bien & le mal jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bien-tôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe déveloper, ſuccéde l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtingons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le déſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de prés ou de loin. Le déſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce déſir, lui fait rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le dévelo-

pement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumieres Supposez un Philosophe relegué dans une Isle déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours; il ne s'embarrassera plus gueres du systême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre; mais jamais il s'abstiendra de visiter son Isle jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celle que l'instinct nous porte á chercher.

L'Isle du genre humain c'est la terre, l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la Philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

Quel écart ! dira-t-on, peut-être. Tout-á l'heure nous n'étions occupés

que de ce qui nous touche, de ce que nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrèmités de l'univers ! Cet écart eſt l'éffet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au dedans de nous ; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre ètre nous porte au delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il méſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais nous ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par le premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que le faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénomenes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions á sa portée, & laissez-les lui resoudre. Qu'il ne sache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substitués dans son esprit l'autorité á la raison, il ne raisonnera plus, il ne sera plus que le jouet de l'opinon des autres.

Vous voulez apprendre la géographie á cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des spheres, des cartes: que de machines! Pourquoi toutes ces représentations! Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, ou l'horison bien découvert laisse voir á plein le soleil couchant, & l'on observe les objets qui rendent raiconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au

même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente l'orient paroit tout en flâmes ; á leur éclat on attend l'aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair &, remplit auſſi-tô tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : L'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui l'adorent, la montrent couverte d'un brillant rezeau de roſée, qui refléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la languer d'un paiſible reveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame Il y a là une demi-heure d'enchantement au-

quel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bétise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vue du spectacle de la Nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverberation suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol & doux sur la pélouse, enchan-

teroient-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe , ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature , s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence , point de figures, point de poëſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair , ſimple & froid ; le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même , & à ne recourir jamais à autrui qu'aprés avoir reconnu ſon inſuffiſance , à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous dont de lui préſenter

à propos les objets ; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voie de la réſoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz ; je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché-là, & qu'il s'eſt levé-là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point, parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, & ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoûtume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque vérité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore ; & ce moyen, c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne

ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre: ou votre éleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échaper. Voilà ſa premiere leçon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familliariſons longtems avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre; mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle

cle doit avoir un centre, nous favons déjà cela. Ce centre ne fauroit fe voir, car il eft au cœur de la terre, mais on peut fur la furface marquer deux points qui lui correfpondent. Une broche paffant par les trois points & prolongée jufqu'au ciel de part & d'autre, fera l'axe du monde & du mouvement journalier du foleil. Un toton rond tournant fur fa pointe repréfente le ciel tournant fur fon axe, les deux pointes du toton font les deux poles, l'enfant fera fort aife d'en connoître un; je le lui montre à la qu'eue de la petite ourfe. Voilà de l'amufement pour la nuit; peu-à peu l'on fe familiarife avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obferver les conftellations.

Nous avons vu lever le foleil à la faint Jean; nous l'allons voir auffi lever á Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on fait que nous ne fommes pas pareffeux & que nous nous faifons un jeu de braver le froid. J'ai foin de faire cette feconde obfervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyenant quelque adreffe pour préparer la remarque,

l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh! oh voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c...... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroit une machine mal composée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité

qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les notres, & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérité, nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthese pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir? Quelquefois on peut resoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analiser. Alors en employant en même-tems l'un & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du glo-

be la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son pere; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte trés simple & d'abord formée de deux seuls objets ausquels il ajoute peu-à-peu les autres, á mesure qu'il sait, ou qu'il estime, leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu; mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe; laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération

qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la tipographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent, & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la différence qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien! Ils ſavent les cartes, & lui les faits. Voici de nouveaux ornémens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets de vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement; les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans ri-

ves, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour

les apprendre, quand ce goût sera mieux dévelopé. C'est-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems aussi de l'accoûtumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention : il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive; quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe, qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : sur-tout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant; sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard au mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet aver-

tiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire; devient de la derniere importance auſſitôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent á des principes communs & ſe dévelopent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la methode des Philoſophes; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plûpart des hommes, & ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des meridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une méridienne excellante pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'éffacent; il faut du tems pour les tracer; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me-

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier á votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs, car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer á quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer, même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons á la foire ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un Sorcier, car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont

nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de limiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joye facile à comprendre que notre canard suit la clef ; précisement comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos . c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & sitôt que le Joueur de

gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer : en approchant de la table la cœur lui bat, il préſente le pain preſque en tramblant, le canard vient & le ſuit ; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le l'endemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir á ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller ; mais ſur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant juſqu'au lendemain compte les minutes avec une riſible inquietude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la ſalle eſt déja pleine.

En entrant ſon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent préceder ; le Joueur de gobelets ſe ſurpaſſe & fait des choſes ſurprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite , il ſue, il reſpire á peine : il paſſe ſon tems á manier dans ſa poche ſon morceau de pain d'une main tramblante d'impatience. Enfin ſon tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux , il tire ſon pain.... nouvelle viciſſitude des choſes humaines ! le canard , ſi privé la veille , eſt devenu ſauvage aujourd'hui ; au lieu de préſenter le bec , il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le préſente , avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles & toujours hués, l'enfant ſe plaint , dit qu'on le trompe , que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier , & défie le Joueur des gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets ſans repondre prend un morceau de pain , le préſente au canard ; à l'inſtant le canard ſuit le pain & vient á la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain , mais loin de réuſſir mieux qu'au-

paravant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté, & s'en sert avec autant de succès que du sien; il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons sans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos

ſuccès à tout le monde, comme, nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager á vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie á s'exercer á cette chétive induſtrie, en ſait lá-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés

vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la derniere surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent : il le refuse. „ Non, Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de „ vous pour accepter vos dons ; je vous „ laisse obligés à moi malgré vous ; „ c'est ma seule vengeance. Apprenez „ qu'il y a de la générosité dans tous les „ états ; je fais payer mes tours & non „ mes leçons.

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant, il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre

expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laiſſe tous deux trés-confus. Je me blâme de ma molle facilitè ; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſéverité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade ; ce changement doit s'amener par dégrés. il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; a peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : Il nous comble d'honnététés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complait long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon-

éleve ofoit feulement ouvrir la bouche, fe feroit un enfant à écrafer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne femble. Que de leçons dans une feule ! Que de fuites mortifantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec foin. Si vous favez en faire fortir ainfi l'humiliation, les difgraces, foyez fûr qu'il n'en reviendra de long-tems un fecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouffolle qui nous tienne lieu de meridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preffé que de faire une machine femblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baffin très-plat ajufté fur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de foin, &c. Souvent attentifs autour du baffin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu-près la même direction. Nous fuivons cette experience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eft du

midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes temperatures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur : cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de-là le thermometre Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage ; l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à un certain point Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau,

vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des experiences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de phyſique experimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me deplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & derobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'experience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'experience, comme par hazard, nous inventions peu-à peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des operations qui doivent en reſulter. Pour ma pre-

miere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longeur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tiran ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre reſulte d'une proportion réciproque entre la quantite des poids & la longueur des leviers. Voilà déja mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingenieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à

la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris á Racine à rimer difficillement : parmi tant d admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son Activité, les membres dans leur souplesse & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles á l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos experiences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphomettre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie á la chaine qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : á force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un attelier, ses mains travaillent au profit de son esprit, il devient philosophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-aprés, & l'on verra comment des jeux de la philosophie on peut s'élever aux veritables fonctions de l'homme.

J'ai déja dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adolescence : mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs experiences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeller au besoin ; car il est bien difficile que des faits, & même des

raisonnements isolés, tiennent longtems dans la mémoire quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus sensibles ; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre est elle tombée.

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante ; & qu'est-ce qui est pesant, c'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa premiere leçon de physique systématique, &, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considerations im-

portantes nous obligent à plus de choix dans ces occupations Si-tôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, si-tôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il est en état de sentir la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager á y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit á de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure á l'homme á faire ce qui ne lui plait pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit d'avantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir á l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que

ſa vie ; il conſiſte á ne pas ſouffrir : la ſanté , la liberté , le néceſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe ; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répeter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intereſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité , & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déja fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles ; mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſi-tôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien , & dont on les aſſure qu'ils tireront du profit étant grands , ſans qu'ils prennent maintenant aucun in-

térêt à ce prétendu profit qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole ; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jettant toujours en avant de ses lumieres, vous croyez user de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens ; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : *tout ce que je vous demande est pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige ? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tout ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espece pour le prendre à

ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qui importe à un homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile á ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd hui, l'appliquer à celle d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais direz vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plûtôt ; car nos vrais maîtres ſont l'experience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas á ſa portée, il doit reſter dans une ignoran-

ce abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile* , nous avons une grande priſe de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup , attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif á ſon âge & qu'il en voit clairement le rapport á ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot , parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit á leur portée , & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir á ce qui leur eſt utile , ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilá déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre : voilá la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein á ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes , dont les enfans fatiguent ſans rélâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent , plus pour exercer ſur eux quelque eſpéce d'empire que pour en tirer quel-

que profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate ; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la réſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plait ; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre experience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez ? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'á votre exemple il ne manquera pas de dire ; *à quoi cela eſt-il bon ?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant ; ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que

vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de credit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver : à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert

& plus ſouvent dans le cas de lui dire : *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſçavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tot l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choſes, les choſes ! Je ne répeterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que ; tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la

maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi fert tout cela. Quel beau difcours je vais lui faire ! De combien de chofes je faifis l'occafion de l'inftruire en répondant à fa queftion, fur-tout fi nous avons des témoins de notre entretien !

* Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres á chaque cli. mat, des mœurs des différens peuples, de l'ufage du calendrier, de la fuppuration du retour des faifons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de fe conduire fur mer & de fuivre exactement fa route fans favoir où l'on eft. La politique, l'hiftoire naturelle, l'aftronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces fciences, & un grand defir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pé-

* J'ai fouvent remarqué que dans les doctes inftructions qu'on donne aux enfans, on fonge moins à fe faire écouter d'eux que des grandes perfonnes qui font préfentes. Je fuis trés-fûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'obfervation fur moi même.

dans

dant, auquel il n'aura pas compris une feule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi fert de s'orienter ; mais il n'ofe, de peur que je ne me fâche il trouve mieux fon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écoutér. Ainfi fe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus ruftiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folatrer par la chambre & me laiffer perorer tout feul. Cherchons une folution plus groffiere ; mon appareil fcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obfervions la pofition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par fon importune queftion, *á quoi fert cela ?* Vous avez raifon, lui dis je, il y faut penfer à loifir ; & fi nous trouvons que ce travail n'eft bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amufemens utiles. On s'occupe d'autre chofe, & il n'eft plus queftion de geographie du refte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir les enfans ſont toujours prêts , & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt , nous parcourons les champeaux , nous nous égarons , nous ne ſavons plus où nous ſommes , & quand il s'agit de revenir , nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems ſe paſſe , la chaleur vient ; nous avons faim , nous nous preſſons , nous errons vainement de côté & d'autre , nous ne trouvons par-tout que des bois , des carrieres , de plaines , nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés , bien recrus , bien affamés , nous ne faiſions avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer , pour délibérer. Emile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant , ne délibere point , il pleure ; il ne ſait pas que nous ſommes á la porte de Montmorenci , & qu'un ſimple taillis nous le cache ; mais ce taillis eſt une forêt pour lui ; un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence ;

je lui dis d'un air inquiet ; mon cher Emile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici ?

Emile, en nage,
& pleurant á chaudes larmes.

Je n'en ſais rien : je ſuis las ; j'ai faim; j'ai ſoif ; je n'en puis plus.

Jean Jacques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes ? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure eſt-il ?

Emile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Jean-Jacques.

Cela eſt vrai ; il eſt midi, & je ſuis á jeûn.

Emile.

O ! que vous devez avoir faim !

Jean-Jacques.

Le malheur eſt que mon diné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier de Montmorenci, la poſition de la forêt ; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci !

Emile.

Oui; mais hier nous voyons la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean Jacques.

Voilà le mal...... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position.....

Emile.

O! mon bon ami!

Jean-Jacques.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit.....

Emile

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jacques.

Par-conséquent Montmorenci doit être.....

Emile.

Au sud de la forêt.

Jean-Jacques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jacques.

Mais le sud?

Emile.

Comment faire?

Jean Jacques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. O ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſûrement Montmoranci eſt de ce côté, cherchons de ce côté.

Jean-Jacques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe,

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera ; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire-

Le Lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pur lui donner un exemple sur chaque espece d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'éleve ; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer trés divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traitre m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé

Après avoir un peu revé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux ver-

res de ces deux différens vins *, je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'ètoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donnie plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge ; la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litarggiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant un petit appareil qui la précède sert beaucoup à le rendre attentif.

ſeulement de l'eſprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſont par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métail auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur al-

caline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle ; le plomb n'étant plus venu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paiſiblement ** avec l'acide, le tout reſtera diſſout, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alcaline ſucceſſivement dans les deux verres : celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le

---

* Les vins qu'on vend en détail chez les marchans de vin de Paris, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rarement exempts de plomb ; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce métal, & que le vin qui ſe répand dans la meſure en paſſant & ſéjournant ſur ce plomb en diſſout toujours quelque partie. Il eſt étrange qu'un abus ſi manifeſte & ſi dangereux ſoit ſouffert par la police. Mais il eſt vrai que les gens aiſés ne buvant gueres de ce vin-là ſont peu ſujets à en être empoiſonnés.

** L'acide végétal eſt fort doux. Si c'étoit un acide mineral & qu'il fût moins étendu, l'union ne ſe feroit pas ſans efferveſcence.

vin falſifié qui empoiſonne. Cela ſe découvre par les mêmes connoiſſances dont vous me demandiez l'utilite. Celui qui ſait bien comment ſe fait l'encre, fait connoître auſſi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus beſoin d'un peu de tems pour ſentir que je navois fait qu'une ſotiſe. Car ſans parler de l'impoſſibilité qu'á douze ans un enfant pût ſuivre mon explication, l'utilité de cette experience n'entroit pas dans ſon eſprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignit aucune idée à ce mot de falſification que je penſois lui avoir ſi bien expliqué; ces autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit-là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous;

il eſt impoſſible de nous intéreſſer par eux à rien faire qui s'y rapporte On voit à quinze ans le bonheur d'un homme ſage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de choſe pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on féra peu de choſe encore ſi on ne les déſire, ſi on ne les ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile; mais ce n'eſt rien de le convaincre ſi l'on ne ſait le perſuader. En vain la tranquille raiſon nous fait approuver ou blâmer il n'y a que la paſſion qui nous faſſe agir, & comment ſe paſſionner pour des interêts qu'on n'a point encore. ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'elever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la cour-

se, aussi-tôt, qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante : je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne ; il voudra se surpasser, il le doit, je ne vois nul inconvenient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermés grava sur des colonnes les élemens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimés dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement lès connoissances humaines.

C. Eisen in. Lou. le Grand Sculp.

Hermes, Liv. III.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant de livres ? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir , intereſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible á l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe dévelopent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix ; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même, du moins avec plus de verité & de ſimplicité Puis qu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile : ſeul il compoſera durant longtems toute ſa bibliothéque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſe-

ra le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès á l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline eſt-ce Buffon? Non; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, á ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être; voilá un objet intéreſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réaliſons l'iſle déſerte qui me ſervoit d'abord de comparaiſon. Cet état n'eſt pas, j'en conviens, celui de l'homme ſocial; vraiſemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'eſt ſur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus ſûr moyen de s'élever au-deſſus des préjugés, & d'ordonner ſes jugemens ſur les vrais rapports des choſes, eſt de ſe mettre á la place

d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant á l'arrivée du Vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près donc il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiette des mesures á prendre, si ceci ou cela venoit á lui manquer, qu'il examine la conduite de son heros, qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez

point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable ; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſû la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela ; vous n'aurés plus beſoin de le guider, vous n'aurés qu'à le retenir. Au reſte, dépèchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul ; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages; mais les autres ne peuvent

vent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même ; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des rélations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques ; qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni

qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire á leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage ;

mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égard dans la boutique d'un Orfévre que dans celle d'un serrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la veritable valeur des choses; quand ils verront partout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorse ans de soins.

Emile songeant à meubler son isle, aura d'autres maniéres de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la Boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

* Petron.

„ Mon fils eſt fait pour vivre dans „ le monde, il ne vivra pas avec des „ ſages, mais avec des fous ; il faut „ donc qu'il connoiſſe leurs folies , „ puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent „ être conduits. La connoiſſance réel- „ le des choſes peut-être bonne, mais „ celle des hommes & de leurs juge- „ mens vaut encore mieux ; car dans „ la ſociété humaine le plus grand inſ- „ trument de l'homme eſt l'homme , „ & le plus ſage eſt celui qui ſe ſert le „ mieux de cet inſtrument. A quoi bon „ donner aux enfans l'idée d'un ordre „ imaginaire tout contraire à celui qu'ils „ trouveront établi, & ſur lequel il „ faudra qu'ils ſe reglent ? Donnez leur „ premierement des leçons pour être „ ſages, & puis vous leur en donnerez „ pour juger en quoi les autres ſont „ fous.

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugées dont ils les nourriſſent , & jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'iſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir á connoître l'homme , que de choſes

il faut connoître avant lui ! l'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencés par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon ? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont á nos yeux : c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à la verité, & s'élever au-deſſus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte ; & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre á l'apprécier, aſſurez-vous que quoique vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme

judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes á mon éleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre : ses rélations avèc son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître : mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres ; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être á ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous

les jouaillers de l'Europe ; un pâtiſſier eſt ſur tout, à ſes yeux, un homme très important, & il donneroit toute l'Academie des Sciences pour le moindre confiſſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux en an jouit du tems ſans en être eſclave ; il en profite & n'en connoít pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin *. En lui ſuppoſant une montre auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre ; car quant au veritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent regler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſiderations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de main, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de recompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme á ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit á l'uſage des hommes; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui á qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilá les veritables regles de l'appréciation des arts

arts & de l'induſtrie ; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la ſorge au ſecond rang, la charpente au troiſieme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point lá-deſſus de ſon Robinſon ? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant á l'infini les inſtrumens des uns & des autres ? Il ſe dira ; tous ces gens-là ſont ſottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent á quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe ; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter partout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre éleve ; mais considerez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines, considerez le sens, l'esprit inventifs, la prévoyance, considerez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout : d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par supposition ; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance anterieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un réssort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les piéces d'un coffre, il voudra savoit commenr l'arbre a été coupé. S'il travaille lui même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de se dire ; si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant ; gar-

dez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfent doit être tout à la choſe; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâcher & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe á force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échanges d'induſtrie, celle du commerce en échanges de choſes, celle des banques en échanges de ſignes & d'argent; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, á l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à généraliſer ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu ſenſible par le détails d'hiſtoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de ſciences qui

regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranſport ſelon l'éloignement des lieux, ſelon la ſituation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter ſans échange, nul échange ſans meſure commune, & nulle meſure commune ſans égalité. Ainſi toute ſociété à pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, ſoit dans les hommes, ſoit dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif; c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété; mais tout peut-être monnoie; autrefois

le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie á Sparte, le cuir l'a été en Suéde, l'or & l'argent le ſont parmi nous

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque écharge : car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piece ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul à droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled ; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger á cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle

somme d'argent, & que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand recevant ce bled pour son drap fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'especes diverses deviennent commensurables, & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-seulement en philosophes, mais en hommes sages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes mêmes ont bien conçu

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un éleve, sans jamais quitter les rapports réels & materiels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'éleve

dans fon efprit une feule idée qu'il ne puiffe pas concevoir ? L'art du maître eft de ne laiffer jamais appefantir fes obfervations fur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher fans ceffe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la fociété civile. Il faut favoir affortir les entretiens dont on l'amufe au tour d'efprit qu'on lui donné. Telle queftion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile durant fix mois.

Nous allons dîner dans une maifon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feftin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un fervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaifir & de fête a quelque chofe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eft pas accoutumé. Je preffens l'effet de tout cela fur mon jeune éleve. Tandis que le repas fe prolonge, tandis que les fervices fe fuccédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de fon oreille, & je lui dis : par combien de mains eftimeriez-vous bien qu'ait paffé tout

ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots ! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abatues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilá lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin ; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité ! quel texte pour ſon inſtruction ! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe ?

Epiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins

bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou dumoins en effacer auſſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant encore s'approprier les choſes que par une jouiſſance materielle, il ne peut juger de leur convenance ou diſconvenance avec lui que par des rapports ſenſibles. La comparaiſon d'un dîner ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller veritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-

même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir ; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, du plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvellé par d'autres services ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan ; son vin noir & grossier ; mais désalterant & sain, est du crû de sa vigne ; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche & le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réllement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez vous gagné à cette abondance ? qu'y avoit-il-la qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajoûter, tout cela vous fût resté plus étranger encore ; car le soin d'étaler aux yeux

des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin ; où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papiers qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joieuſement, & nous donnent de ſi bonne crème ? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux ; car il n'eſt ni babillard ni vain ; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point ; mais il eſt toujours prèt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crème, & les

bonnes gens *. Chemin faiſant, la réfléxion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne ſongent guere à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idée de tous les arts & de toutes les

*. Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en eſt moins fêté que d'autres enfans : par conſéquent il ſe plait moins avec elle & ſe gâte moins dans leur ſocieté dont il n'eſt pas encore en état de ſentir le charme. Je me ſuis gardé de lui apprendre à leur baiſer la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préferablement aux hommes les égards qui leur ſont dûs : je me ſuis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raiſon ne fût à ſa portée, & il n'y a point de bonne raiſon pour un enfant de traiter un ſexe autrement que l'autre,

ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même ; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon géuie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie, celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond peut être un ſçavant homme ; l'autre eſt un homme judicieux, & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugementt.

Quoiqu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples : elle eſt fondée ſur la meſure des facultés

de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux ; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde periode, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les cieux : nous avons mesuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la Nature ; en un mot, nous avons parcouru l'isle entiere ; maintenant nous revenons à nous, nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentran, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens

de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre cempte à ces échanges; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous propres à diverſes choſes, ferout les mèmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe

apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſerable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire? En ſortant de l'état de Nature, nous forçons nos ſemblables réellement en ſortir auſſi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant; les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Emile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur

pouvoir

pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive; diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponſe, excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la Nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſerable état au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, &

où les citoyens soient fripons par nécessiaé, ce n'est pas le mal-faiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force á le devenir.

Si-tôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes; les moyens d'y pourvoir doivent ètre par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme á l'homme, & non pas á ce qui n'est point lui. Ne voyez vous pas qu'en travaillant á le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile á tout autre; & que s'il plaìt á la fortune, vous n'aurez travaillé qu'á le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu

gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des revolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monaque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise & du siecle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le

* *Je* tiens pour impossible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer, toutes ont brillé, & tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulieres que cette maxime; mais il n'est pas à portée de les dire; & chacun ne les voit que trop.

détruire : Il n'y a de caracteres inéfaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi : mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui,

j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du possesseur de trois Royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous les autres biens y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse ou le Public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entiere, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société! Soit; il a payé sa dette, mais non pas la votre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est

point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile á ſes ſemblables ; or c'eſt pourtaut ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ;& un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne différe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plait: mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autrres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, rout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance á l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail d es mains;

de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail ; il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui ci tient à son champ dont la récolte est á la discretion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procés lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais par-tout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnète, le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas á Emile, apprends l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est á eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en a point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ? Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le reduire á ne pouvoir jamais

étre qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoique vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais reduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abbaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour ètre au-deſſus du votre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

Souvénez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tète, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons

fort

fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances, dont à tout évenement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. Ensorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il perira de misere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misere, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre á des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens, sans lesquels on n'y peut réuss-

ſir ? Vous avez étudié la politique & les intérèts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez par-venir aux miniſtres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous ètre architecte ou pe ntre : ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainſi ! Il faut ètre de l'Académie ; il y faut mème ètre protegé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte ; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des ſuiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de ma hématique, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſein ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent

des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'ètre charlatant qu'habile, & que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaissement? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misere. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber

Mais au lieu de recourir pour vivre á ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame & non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en sçavez faire,

toutes les difficultés difparoiffent, tous les manéges deviennent inutile ; la refsource eft toujours prête au moment d'en ufer ; la probité, l'honneur ne font plus un obftacle à la vie ; vous n'avez plus befoin d'être lâche & menteur devant les grands, fouple & rampant devant les fripons, vil complaifant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eft á peu près la même chofe quand on n'a rien ; l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez á faire votre cour á perfonne, point de fot à flatter, point de fuiffe à fléchir, point de courtifanne à payer, &, qui pis eft, à encenfer. Que des coquins menent les grandes affaires ; peu vous importe ; cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obfcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai befoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l heure du dîner foit venue, vous avez gagné votre dîné : fi vous êtes diligent & fobre, avant que huit jours fe paffent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, fain, vrai,

laborieux, juſte ; ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que ſignifie ce mot ? Tout métier utile au public n'eſt-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur comme le Gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres. A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les eſpions, les bourreaux ſont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le ſoient point : mais paſſons, j'avois tort ; il ne ſuffit pas de choiſir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuſes & incompatibles avec l'humanité. Ainſi revenant au premier mot, prenons un métier honnête ; mais ſouvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté ſans l'utilité.

Un célébre Auteur de ce ſiécle, dont les livres ſont pleins de grands projets & de petites vûes, avoit fait vœu, comme tous les Prêtres de ſa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais ſe trouvant plus ſcrupuleux que les autres ſur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies ſervantes, avec leſquelles il réparoit de ſon mieux l'outrage qu'il avoit fait à ſon eſpece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'eſprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'eſt pas à nous de faire ce choix, c'eſt à lui; car les maximes

dont il eſt imbu, conſervant en lui le mépris naturel des choſes inutiles, jamais il ne voudra conſumer ſon tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choſes que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût ſervir à Robinſon dans ſon iſle

En faiſant paſſer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant ſa curioſité, en le ſuivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ſes goûts, ſes inclinations ſes penchans ; & de voir briller la premiere étincelle de ſon génie, s'il en a quelqu'un qui ſoit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préſerver ; c'eſt d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'eſprit imitatif commun à l'homme & au ſinge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans & ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pouſſés dès leur

bas âge, ſoit déterminé par d'autres convenances, ſoit trompé par un zéle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſi-tôt. Tel entend un tembour & ſe croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eſt tanté du métier qu'il voit faire, quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & deſſiner ſon maître, ſe mit dans la tête d'être peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans régles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un Eté très ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſ-

ſiner, commencer & recommencer ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent ; il a atteint ce terme, , & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs ; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent ? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y ètre propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions ; & qu'on juge toujours par les premiers ; faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à

connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens..

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains ; ce choix n'eſt rien pour Emile ; & ſon apprentiſſage eſt déja plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez vous qu'il faſſe ? Il eſt prêt á tout : il ſait déja manier la bêche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déja familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés ; toute la méchanique des arts lui eſt déja connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude ; & l'habitude ne ſe

gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu il s'agit.

Donnez á l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui effemine & ramollit le corps, ne lui plaìt ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter á ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait *. L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent ils de ceux qu'à fait la Nature, de ces foules d'hommes

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire ; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure, & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui déshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers malſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers perilleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ, Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis Vellera . . . . . *

En Italie, on ne voit point de fem-

---

* Juven. Sat. II.

mes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui sont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge & frapper sur l'enclume. Je me disois; dans ce pays les femmes devroient, par repesailles, lever des boutiques de fourbisseurs & d'armuriers. Eh! que chacun fasse & vende les armes de son sexe. pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporins, je le sens, mais je me laisse quelquefois entrainer à la force

des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, si-tôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au dessous de soi Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les proffessions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant à moins qu'une raison particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope De même je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard á la propreté; car il n'y a

point-lá d'opinion : ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions , dont les ouvriers , ſans induſtrie & preſque automates , n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands , les faiſeurs de bas , les ſcieurs de pierre á quoi ſert d'employer á ces métiers des hommes de ſens ? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſideré , le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve , eſt celui de ménuiſier. Il eſt propre , il eſt utile , il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine ; il exige dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie , & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine , l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre éleve étoit décidement tourné vers les ſciences ſpéculatives , alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme á ſes inclinations ; qu'il apprít , par exemple á faire des inſtrumens de mathématiques , des lunettes des téleſcopes &c

Quand Emile apprendra ſon mé-

tier, je veux l'apprendre avec lui, car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprantiſſage, & nous ne prétendrons point être traités en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ferions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems á l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſierie, que

que de nous élever à l'état de ménuifier. Je fuis donc d'avis que nous allions toutes les femaines une ou deux fois, au moins, paffer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à fon heure, que nous foyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à fa table, que nous travaillions fous fes ordres, & qu'après avoir eu l'honneur de fouper avec fa famille, nous retournions, fi nous voulons coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plufieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, fans négliger l'autre apprentiffage.

Soyons fimples en faifant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos foins pour la combattre. S'énorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eft s'y foumettre. On dit que par un ancien ufage de la Maifon Ottomane, le Grand Seigneur eft obligé de travailler de fes mains, & chacun fait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diftribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eft payé felon la qualité

de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne á ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, preſervons ſes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant á celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait*; mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela*? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ait fait*, ajoutez froide-

ment; *vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préserve-toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup des choses, défie-toi de tout ce qu'il fait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens: mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs & surtout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes; il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient artiste & juge des artistes comme on devient Docteur en droit & Magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier vos enfans le sauroient bien tôt sans l'apprendre: ils passeroient maîtres comme les Conseillers du Zurich. Point de tout

ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait ; mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre , & que jamais il ne passe maître ; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre , mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre , on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains , je donne insensiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation , pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes , & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan , & qu'il pense en philosophe , pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne sera pas longtems ouvrier , sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions , qu'il

n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul. en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut être, au dépourvu, des questions scabreuses, *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous que faites vous. donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout à fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-même. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le

voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres á celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant ; il ne nous reſte plus pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible ; c'eſt-á-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées ; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere á l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit

ſolide ; celui qui ſe contente des rapports apparens , eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont ; eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal , eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence , eſt un fou ; celui qui ne compare point , eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande á comparer des idées & á trouver des rapports , eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit , &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complèxes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation , le jugement eſt purement paſſif , il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée , le jugement eſt actif ; il rapproche , il compare , il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilá toute la difference ,mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe ; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir á un enfant de huit ans,

d'un formage glacé. Il porte la cuillier à ſa bouche , ſans ſavoir ce que c'eſt , & ſaiſi du froid , s'écrie : *Ah! cela me brûle !* Il éprouve une ſenſation trés-vive ; il n'en connoit point de plus vive que la chaleur du feu , & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe ; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe , mais il ne le brûle pas , & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables , puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe , mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois , un miroir ou une machine d'optique , ou qui entre dans une cave profonde , au cœur de l'hiver ou de l'été , ou qui trempe dans l'eau tiéde une main très-chaude ou très-froide , ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule , &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit , ce qu'il ſent , ſon jugement étant purement paſſif , il eſt impoſſible qu'il ſe trompe ; mais quand il juge de la choſe par l'apparence , il eſt actif , il compare , il établit par induction.

duction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horison, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne sçaurions point la

raiſon de cette apparence. ſi donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit : un bâton briſé, & il dit vrai ; car il eſt très-ſûr qu'il a la ſenſation d'un bâton briſé. Mais quand trompé par ſon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton briſé, il affirme encore que ce qu'il voit eſt en effet un bâton briſé, alors il dit faux : pourquoi cela ? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inſpection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne ſent pas, ſçavoir que le jugement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre ; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper ; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais ? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant en-

core plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges ; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent ; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais ? C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre, & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout ; & notre curioſité s'étend neceſ-

ſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe, & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne ; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature ; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & ſes regles, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de ſocieté. Emile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts ; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber

dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports de ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence d'un bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur vous vous preſſez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas-là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger ; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouer dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugémens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la preſpective.

D'ailleurs, comme il ſçait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même ; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la vérité des choſes : mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon-

qui n'eſt pas bonne, que n'en point trouver du tout. *Je ne ſçais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répétons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit que cette étourderie lui échape, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne ſçais*, ma réplique eſt la même ; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe á moitié dans l'eau, eſt fixé dans une ſituation perpendiculaire. Pour ſavoir s'il eſt briſé, comme il le paroît, que des choſes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la briſure tourne comme nous. C'eſt donc notre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomp ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau, alors le bâton n'eſt plus courbe, le bout voiſin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redreſſé le bâton?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau, nous voyons le bâton ſe plier en plu-

ſieurs pieces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton ?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? il n'eſt donc pas vrai que la vûe nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences ; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vûe. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation ; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre, il ne ſentira point d'angle : le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens ; mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai ; mais ne voyez-vous pas que ſi-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſ-

cience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſi-tôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner ſont exactement le même.

Emile ne ſçaura jamais la dioptrique; ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes; il n'aura point compté les taches du ſoleil; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes éleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de ſe ſervir de ces inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'à fait juſqu'ici l'eſprit de mon éleve, & la route par laquelle il a ſuivi

ce progrès. Mais vous êtes effrayés peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui. Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire ; je lui apprens bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité ; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée ; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui ; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plûpart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. de cet exercice continuel, il doit réſulter une vigueur d eſprit ſemblable á celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchar-

geant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Emile a peu de connoiſſance, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes ; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore, & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir, un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſi-non inſtruit du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphiſique & morale. Il connoit les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algébre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ſes abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile eſt laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son

imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais accoûtumé á subir sans resistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre : c'est tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même- Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt á recevoir.

Il se considére sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, & ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même ; car il est tout ce qu'on peut

être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu á ſa quinſiéme année ait perdu les précedentes.

Fin du troiſieme Livre.

LIVRE IV.

QUE nous passons rapidement sur cette terre ! le premier quart de la vie est écoulé, avant qu'on en connoisse l'usage, le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord nous ne savons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui sépare ces deux extrêmités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute espece. La vie est courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort á beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte quand cet espace est mal rempli.

Nous naissons, pour ainsi-dire, en deux fois : l'une pour exister, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espece, & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme im-

parfait ont tort, ſans doute ; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'á l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue : même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal ; les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans ; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils ſont toujours de grands enfans ; & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, à de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précéde de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes ; une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd.

ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fiévre ; il méconnoît ſon guide il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît aux bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais il n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déja qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible avant de ſçavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant á l'autre, s'il verſe des pleurs

ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'eleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle ; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes ; les vents ſont deja déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé ; c'eſt ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une véritable importance. Cette époque où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nòtre doit commencer : mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y raportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation ; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer

l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il se contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans les cœur humain ; & ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les passions de naître, presque aussi fou que celui qui voudroit les anéantir ; & ceux qui croiroient que tel a été mon proget jusqu'ici, m'auroient sûrement fort mal entendu.

Mais raisonneroit on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclurre que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroit sans cesse, & dans lequel on trouveroit à peine quelques goutes des ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très bornées ; elles sont les instrumens de notre

liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des cauſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles; elles changent le premier objet, & vont contre leur princippe : c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme á l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre conſervation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être,

d'y veiller ſans ceſſe ; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver ; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repouſſe ; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui transforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche ; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même, & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent; car dans l'état de foibleſſe ou il eſt, il ne connoit perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir; c'eſt plutôt connoiſſance que bien veuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bien veuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter; & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préferences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur;

vindicatif. Si on le plie à l'obéissance ; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de se tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même ; aussi-tôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister, il bat la chaise ou la table pour avoir désobéi. L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être ; parce que ce sentiment, en nous préferant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres : ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes

les passions des enfans & des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; & c'est en ceci, sur-tout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence á sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entiere, à commencer au point où nous voila parvenus.

Si-tôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame naissent avec celle-là. Sa premiere passion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé;

terminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préferences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes ; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la *raiſon* nous vient d'elle ; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de

la Nature, il eſt la régle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir, l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable ; pour être préferé, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-lá les premiers regards ſur ſes ſemblables ; de-là les premieres comparaiſons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maîtreſſe naît bien-tôt celui d'un ami ; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſentions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes, je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne fonder leur propre exiſtence que ſur les jugement d'autrui.

Entendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle, & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme; quoique nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance á la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature qui ne varie que dans les individus selon les tempéramens, & dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens sont formés plu-

tôt que les autres ; mais on peut se tromper sur les causes, & souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral ; c'est un des abus les plus fréquens de la Philosophie de notre siécle. Les instructions de la Nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination ; Dans le second, l'imagination éveille les sens ; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue. Une observation plus générale & plus sure que celle de l'effet des climats, & que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une sagacité

---

* Dans les Villes, *dit Mr. de Buffon*, & chez les gens aisés, les enfans accoûtumés à des nourritures abondantes & succulentes arrivent plutôt à cet état ; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & très peu nourris ; il leur faut deux où trois années de plus. Hist. Nat. T. IV. p. 228. J'admets l'observation : mais non l'explication, puisque dans les pays où le villageois se nourrit très

ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du miſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous comprendrez á quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le tempérament. C'eſt

bien & mange beaucoup, comme dans le *Valais*, & même en certains cantons montueux de l'Italie, comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvant dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, (habit de velours & ventre de ſon,) On eſt étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes, avoir encore la voix aigue & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne périodique de leur ſexe. Différence qui me paroît venir uniquement de ce que dans la ſimplicité de leurs mœurs leur imagination plus long-tems paiſible & calme fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur tempérament moins précoce.

ici l'une des principales causes qui font dégénerer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, malfaits, vieillissent au lieu de grandir ; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers & simples pour connoître jusqu'à quel âge, une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant & risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïf de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge ou l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant par

l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans ; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on rétarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit encore que, plus on s'applique à le rétarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques ; on verra bien-tôt qu'ils ne ſe bornent pas-là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvant agitée, s'il couvient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs ? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte qu'ils ne l'ayent pas. En ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette

loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifférentes. Enfin ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans miſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées; & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans Un ſeul menſonge avéré du maître á l'éleve, ruïneroit á jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans; mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci,

de sa situation particuliere, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs en ces matieres, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoissance du mal: & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'hon-

nêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & dèshonnêtes; c'eſt leur donner un deſir ſecret de connoître ces choſes là. Tôt ou tard ils en viennent á bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup ſûr l'embraſement des ſens. Quiconque rougit eſt deià coupable: la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes; mais ſujets, comme eux, à la malpropreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les mêmes leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par un autre; á l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur di-

sent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur suffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours & d'expressions dont se servent entre eux les gens polis, supposant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur simplicité, l'on prend aisément en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naiveté de langage qui sied & qui plaît á l'innocence voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangéreuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne sauve-t-elle point à ceux qui la tirant de leur propre cœur, disent toujours ce qu'il faut dire, & le disent toujours comme ils l'ont senti ?

Comment se font les enfans ! Question embarrassante qui vient assez naturellement aux enfans, & dont la réponse indiscrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur santé pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de lui imposer silence : cela seroit bon, si on lui eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes, & qu'il ne soupçonnât pas du mistere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. *C'est le secret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être si curieux.* Voilà qui est fort bien pour tirer d'embearras la mere ; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme aussi modeste dans ses discours que dans ses manieres, mais qui savoit au besoin fouler aux pieds, pour le bien

de son fils, & pour la vertu, la fausse crainte du blâme & les vains propos des plaisans. Il n'y avoit pas longtems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les sots soient scandalisés; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération mistérieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort couvrent celle là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité, tout porte l esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur les causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où mene cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander. Par où l'in-

quiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés ? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son éleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que sont les hommes en leur présence, ils cherchent aussi-tôt comment cela peut leur convenir : il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modéle, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'ou-

blient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché , & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoit d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime ſa ſœur comme ſa montre , & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe , d'aucune eſpece ; l'homme & la femme lui ſont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils ſont , ni de ce qu'ils diſent ; il ne le voit ni ne l'entend , ou n'y fait nulle attention ; leurs diſcours ne l'intéreſſent pas plus que leurs exemples : tout cela n'eſt point fait pour lui. Ce n'eſt pas une erreur artificieuſe qu'on lui donne par cette méthode , c'eſt l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon éleve ; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe: le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet; & les moyens que je propoſe en vûe d'autres objets , ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la re-

gle dans les paſſions naiſſantes ? étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles ayent le tems de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même ; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre éleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne, pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment enchaîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité, l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ſes rapports s'altérent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'il y en a : car il faudroit qu'ils connuſſent la naure de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux á la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la

ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapports ? ſans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel & tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui même que de ce que nous pouvons faire ſur notre éleve par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la Nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions ; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les ſentimens, & enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour

les faire, il faut rejetter les exemples qui sont sous nos yeux, & chercher ceux où les développemens successifs se font selon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre il l'accélere, il donne à son sang une fermentation précoce; il sait quel doit être l'objet de ses désirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant le tems de l'être en effet.

La véritable marche de la nature est plus graduelle & plus lente. Peu-a-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précede les premiers désirs, une longue ignorance leur donne le change; on désire sans sça-

voir quoi : le ſang fermente & s'agite ; une ſurabondance de vie cherche à s'étendre au dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à ſentir qu'on n'eſt pas fait pour vivre ſeul ; c'eſt ainſi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables ; & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée, c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précienx, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vû que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels : la fougue du tem-

pérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde ; ils auroient sacrifié pere, mere & l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres & affectueuses : son cœur compatissant s'ément sur les peines de ses semblables, il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même ? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme ; il pardonne

les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commiseration, de la clémence, de la générosité. Oui je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien : vos Philosophes élevés dans toute la corruption des Colléges n'ont garde de savoir cela

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité ; nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisancce : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu, mais qui de nous en a l'idée? Si

quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit il selon nous ? Il seroit seul, il seroit miserable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentimennt de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines : car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garans de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie : on l'accusereroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif : & l'amour propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous

met à la place du miserable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante, & tourner son caractere vers la bienfaisance & vers la bonté ? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuse image du bonheur des hommes ; n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles : ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier

en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former; c'eſt le corrompre, ce n'eſt pas l'inſtruire, c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même, mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi; le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres, ne connoit de maux que les ſiens; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes

ſemblables

ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos enfans, á qui vous en prenez-vous ? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure á jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſi-tôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni ſenti ni menti. Avant de ſavoir ce que c'eſt qu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien* ; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne ; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité

qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. indifférent à tous, hors á lui même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à perſonne; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulſions d'un animal expirant lui donneront je ne ſais quelle angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il ètoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas aſſez pour concevoir ce qu'il ſent.

Ainſi naît la pitié, premier ſentiment relatif qui touche le cœur humain, ſelon l'ordre de la Nature. Pour devenir ſenſible & pitoyable, il faut que l'enfant ſache qu'il y a des êtres ſemblables à lui, qui ſouffrent ce qu'il a ſouffert, qui ſentent les douleurs

qu'il a ſenties, d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les ſentir auſſi. En effet, comment nous laiſſons nous émouvoir á la pitié, ſi ce n'eſt en nous tranſportant hors de nous & nous identifiant avec l'animal ſouffrant? en quittant, pour ainſi dire, notre ètre pour prendre le ſien? nous ne ſouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il ſouffre; ce n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui que nous ſouffrons. Ainſi nul ne devient ſenſible que quand ſon imagination s'anime & commence à le tranſporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette ſenſibilité naiſſante, pour la guider ou la ſuivre dans ſa pente naturelle, qu'avous-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'offrir au jeune homme des objets ſur leſquels puiſſe agir la force expanſive de ſon cœur, qui le dilatent, qui l'étendent ſur les autres êtres, qui le faſſent par tout retronver hors de luì; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain? c'eſt à dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions, au-

tirantes & douces qui plaiſent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toute les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non-ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache ; même en s'attachant ſincérement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt

pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prosperité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'est point empoisonné par l'envie, on s'interesse à eux véritablement: pourquoi cela? parce qu'on se sent maître de descendre là cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité: c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, á contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés tristes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers lá.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets? C'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont ils ſi durs envers les pauvres? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſere comme un état

étranger à eux * ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre seche morale

N'accoutumez donc pas votre éleve à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, & n'esperez pas lui apprendre á les plaindre, s'il les considére comme lui étant étrangers Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous les maux sont sous ses pieds, que mille événement imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses ; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le sien sont tombés au

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états semblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent aussi plus durs.

dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question ; sait-il seulement ce que c'est que faute ? n'empietez jamais sur l'ordre de ses connoissances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant : si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, si dans un mois il sera riche ou pauvre, si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme ; qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines ; ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voie autour de lui tous ces abymes, & qu'á vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite, mais quant-á-présent commençons par le rendre humain ; voilà surtout ce qui nous importe.

TROSIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouvera à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilá je pense une des causes qui nous endurcissens plus aux maux des animaux qu'á ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçu & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bien-tôt égorgé; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on

s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes , & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général , je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dedain , ni ſi la plûpart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt , les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions , les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage , qu'un coloris plus ou moins apprèté , & ſi quelque différence eſſencielle les diſtingue , elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt , &

n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai je beſoin de m'incomoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre, que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux á changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point á plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſerable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit

ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictete de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? la lui casse-t il moins pour cela ? il a par-dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit, & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espece ; songez qu'elle est composée essenciellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philosophes ne seroient ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les déprisent ; faites ensorte qu'il ne se place dans aucune classe ; mais qu'il se retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'etendre ſur ſes ſemblables à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt perſonnel qu'il eſt poſſible : ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot : tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangéreuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas : chaque choſe a ſon tems & ſon lieu ; je dis ſeulement qu'on ne doit pas leur aider á naître.

Voilá l'eſprit de la méthode qu'il faut ſe preſcrire. Ici les exemples & les détails ſont inutiles, parce qu'ici commence la diviſion preſqu'infinie des ca-

racteres , & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un ſur cent mille. C'eſt à cet âge auſſi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'obſervateur & du Philoſophe qui ſait l'art de ſonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne ſonge point encore à ſe contrefaire , & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui préſente, on voit dans ſon air, dans ſes yeux, dans ſon geſte , l'impreſſion qu'il en reçoit ; on lit ſur ſon viſage tous les mouvemens de ſon ame ; à force de les épier on parvient à les prévoir , & enfin à les diriger.

On remarque en général que le ſang , les bleſſures , les cris , les gémiſſemens , l'appareil des opérations douloureuſes , & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance , ſaiſit plutôt & généralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée , ne frappe pas de même , l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a pas devers ſoi l'expérience de mourir ; il faut avoir vû des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée

dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux, soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrès qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abbatue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien; n'attendez d'eux que rigueur inflexible,

endurciſſemens, cruauté. Ils pourront être intégres & juſtes jamais clémens, généreux pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être, quand il n'eſt pas miſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſur-tout ceux qui, ayant été élevés, comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent : & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe ; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'a-

vois

vois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere ! Quel bonheur ! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira : Que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute ſi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation ; & entrant dans le monde par deux portes directement oppoſées. L'un monte tout-á-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le méne à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté partout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon : je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre á tout avec un intérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentf, empreſſé, curieux ; ſa premiere admiration vous frappe ; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de

ſon ame ; vous croyez qu'il jouit, moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont la plûpart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer à lui que pour lui donner le régret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais ? Vous voyez à ſon inquiete curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon : & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre ! Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance, ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humilié devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée ? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vû ? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'u-

nit bien-tôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne á l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-luì tout ; prodiguons - luì les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable, il sera recherché des femmes ; mais en les recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni transports, ni passion pour les goûter. Ses désirs toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne ; le sexe fait pour le bonheur du sien le dégoûte & le rassasie même avant qu'il le connoisse, s'il continue à le voir, ce n'est plus que vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne sera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs

de toute efpece inféparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le fait; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illufion.

Quel contrafte pour celui qui, renfermé jufqu'ici dans le fein de fa famille & de fes amis, s'eft vû l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des chofes où il eft compté pour fi peu, de fe trouver comme noyé dans une fphére étrangere, lui qui fit fi long-tems le centre de la fienne! Que d'affronts! que d'humiliations ne faut-il pas qu'il effuye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de fon importance, pris & nourris parmi les fiens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreffoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie & conferve fes anciens airs, que des dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aifément les objets de fes défirs, le porte á beaucoup défirer, & lui fait fentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente, tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte en-

vie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des désirs effrenés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux ; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les soirs ; il rentre mécontent de lui & des autres ; il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies ; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimériques biens dont le désir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre éleve ; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à no-

tre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins: nous le cherchons où il ne sauroit être: la gaité n'en est qu'un signe très-équivoque Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si serains dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement

qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre : jaloux d'un ſentiment ſi doux ; en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur, Les yeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au déſir & au dégoût. L'inquiétude des déſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoit point de plus agréable. De toutes les

hommes du monde, les Sauvages sont les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses ; mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire , & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même , il y est toujours étranger & mal à son aise , quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien , ce qu'il paroit est tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me représenter sur le visage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant , je ne sçais quoi d'impertinent, de doucereux , d'affecté , qui déplaît , qui rebute les gens unis ; & sur celui du mien , une phisionomie intéressante & simple qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'ame , qui inspire l'estime la confiance , & qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié , pour donner la sienne á ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déja marqués par la Nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développe-

ment, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impression durables. Voilá comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications misterieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur ; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne sont rien pour lui : sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens á l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, & qu'il ne prenne de la physionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement, ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de

l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend inéfaçable. Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à différens âges. J'en ai vu pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſion habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit décifive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes extérieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention. & à feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable ; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici; je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un Lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc á ma méthode, & je dis ; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les rétiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflamer leurs ſens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe déveloper moins rapidement ; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangéreuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les paſſions immoderées ſont toujours

plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des miseres humaines. Long-tems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui; c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoisse donc le sort de l'homme & les miseres de ses semblables; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins

de l'objet même, que du point de vuë ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménagent les exemples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes déſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très dévôt, voyant ſon temperament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpitel de verolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va*,

misérable débauché, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne*; *bientôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle*, *ou*, *victime des plus infâmes douleurs*, *tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes*; *mais parvenu juſqu'à mon âge*, *je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître! peu de diſcours; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les perſonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre.

Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche: voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste á faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés á donner du beaume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes

de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſçai quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres ſe plaignent que les feux de cet âge rend la jeuneſſe indiſciplinable, & je le vois; mais n'eſt-ce pas

leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son éleve l'image des plaisirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il fait l'usage ? ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l idée ; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Est il étrange qu'il se mutine & le haïsse á son tour ?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui

qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins, si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus, mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifestée

lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'humanité, & joindre à ſes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible á celui des autres *, & par-lá même attentif aux ſignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir ſur lui? Que de chaînes vous avez miſes autour de ſon cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne ſentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux ſur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra ſe comparer aux autres jeunes gens de ſon âge & vous comparez aux

* L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres, mais elle eſt le plus ſain de tous. Le mot d'ami n'a point d'autre corrélatif que lui-méme. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très ſûrement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouvé enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre éleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez

vos dons, je marchanderai ſur le prix: mais ſi vous feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mort, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaine en le laiſſant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poiſſon vient, & reſte autour de lui ſans défiance : mais quand, pris à l'hameçon caché ſous l'appât, il ſent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur, le poiſſon eſt-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude ! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détrui-

ſiez pas l'effet par votre faute , aſſurez-vous que votre éleve , commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible , pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix, & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage , gardez de vour l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables ; les oublier , c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme , qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit , mais de ce qu'il ſe doit. Pour le rendre docile, laiſſez-lui toute ſa liberté , dérobez-vous pour qu'il vous cherche , élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dit que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien , avant qu'il fût en état de l'entendre ; dans ce diſcours il n'eût vû que votre dépendance , & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer , il ſent auſſi qu'el doux lien peut unir un homme à

ce qu'il aime, & dans le zéle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses Conseils, mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience ; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice* & *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne

peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain *. Mais je ſonge que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece ; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances, relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentimen car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſur tout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidélement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoiqu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable, & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que e ne veux pas qu'il ſouffre : je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle même, qui m'inſpire le déſir de mon bien être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'Evangile par celui de la loi.

peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux ; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de désirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere, seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commisération, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt reciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque déſire peu de choſes tient á peu de gens, mais confondant toujours nos vains déſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle & indeſtructible, parce qu'il eſt impoſſible dans cet état que la ſeule difference d'homme à homme ſoit aſſez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique &

vaine, parce que les moyens destinés á la maintenir servent eux-mêmes à la détruire, & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible; rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux.* De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérèt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet utiles qu'á eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la considération qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement cha-

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

cun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte : mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils ſont ; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vûe, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine ; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſſemble à celui des yeux Olympiques. Les uns

y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les yeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui ; & qu'on lui apprît à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même ; mais qu'il voie comment la société déprave & pervertit les hommes qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices, qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude : qu'il voie que tous les hommes portent à peu près le même masque ; mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les ac-

tions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique décifif & prompt à juger : il ſera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoûtumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçon que d'exemple ; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des cauſes externes qui tournent nos penchans en vices, en les tranſportant ainſi tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphyſique qu'il n'eſt point en état de comprendre ; vous retomberez dans l'inconvénient, évité ſi ſoigneuſement juſqu'ici, de lui donner des leçons qui reſſemblent à des leçons, de ſubſtituer dans ſon eſprit l'expérience & l'autorite du maître à ſa propre expérience, & au progrès de ſa raiſon.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Histoire; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice, ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde, on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions; mais dans l'Histoire, elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans

un point de vûe, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croit & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien, elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, on les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt dejá ſur ſon déclin ; toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celles des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celles des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent les mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célébres, les bons ſont oubliés ou tour-

nés

nés en ridicule ; & voilá comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se mouvent sur ces intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le Lecteur au lieu de la scéne, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? Lignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet á divers points de vûe, à peine paroítra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou á gauche, un tourbillon de poussiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un com-

bat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu? Cela empêche t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mèmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un évenement dont j'ignore la vraie cauſe? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-mème, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux á la vérité.

N'avez-vous jamais lû Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpèce? L'Auteur choiſit un évenement connu; puis l'accommodant á ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſ-

fervit plus à celle d'autrui ; á quoi j'ajouterai , si l'on veut , que le premier se propose un objet moral , bon ou mauvais , dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres , pourvu que le cœur humain soit bien peint , il importe peu que les événemens soient fidélement rapportés : car après tout , ajoute-t-on , que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raison , si les portraits sont bien rendus d'après Nature : mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Historien , n'est - ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir , & rendre à l'autorité des écrivains , ce qu'on veut ôter á celle du maître ? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaisie , j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre , ils lui seront , du moins , mieux appropriés.

Les pires Historiens pour un jeune homme , sont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même : c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si

le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse a part l'Histoire moderne; non-seulement parce qu'elle n'a plus de physonomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien. * Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix á faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste: Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers

* Voyez Davila, Guicciardin, *Strada*, *Solis*, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire des portraits.

traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'á l'expérience. La jeuneſſe ne doit rien généraliſer ; toute ſon inſtruction doit être en régles particulieres.

Thucydide eſt, á mon gré, le vrai modéle des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres á nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur ; loin de s'interpoſer entre les événemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite de dix mille, & les commentaires de Céſar, ont á peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naif, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes dé-

tails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former : il faut déja du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite Live, ſon tour viendra ; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſible & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution, qui même avant cette bataille, étoit déja devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des événemens déja déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs écrivains de ce ſiecle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme

elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leur vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente ; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain : car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit par tout, il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux,* dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors. ceux-là me sont plus propres ; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque iddividu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raiſons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoit pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois

la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones *.

Plutarque excelle dans ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable á peindre les grands hommes dans les petites choses, & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caracteriser son heros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée : & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agesilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi ; Cesar traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopement, le manteau

* Un seul de nos Historiens qui a imité *Tacite* dans les grands traits, a osé imiter *Suetone* & quelquefois transcrire *Comines* dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de son Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siecle dernier fut incontestablement M. de Turenne, On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer ? mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement le prend pour un aide de cuisine, avec

lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légére lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George...... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derriere; *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire, misérables! Soyez-donc à jamais sans naturel, sans entrailles; trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence: rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il est question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes aime la Nature,

méprisé l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainsi dirigées, peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés á lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déja dans nous-mêmes les passions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous sommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes: Qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement intégre & un cœur sain, qu'on se le figure au lever de la toile, jettant pour la premiere fois, les yeux sur la scene du monde; ou plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & poser leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs.

Bientôt à sa premiere surprise succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour son espece ; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain duppe de lui-même, s'avilir á ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses freres s'entredéchirer pour des rêves, & se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas sçu se contenter d'être hom es.

Certainement, avec les dispositiens naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix de ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur sûrement, & mieux entendu que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pirrhus, Cyneas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-á-présent sans tant de tourment ; nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe ; mais Emile y verra une réflexion très-sage qu'il eût fait le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y

trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t'il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuille, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort deshonorante ?

Tous les conquerans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrépriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires, mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſéres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs déſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui,

s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte, après avoir ſoumis ſes concitoyens, & détruit ſes rivaux, regit durant quarante ans le plus grand empire qui ait exiſté; mais tout cet immenſe pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées. Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes plus chers amis attentoient à ſa vie, & qu'il étoit reduit á pleurer la honte ou la mort de tous ſes proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne ſut pas gouverner ſa maiſon! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr á la fleur de l'âge ſon neveu, ſon fils adoptif, ſon gendre; ſon petit-fils fut reduit á manger la bourre de ſon lit pour prolonger de quelques heu-

res ſa miſérable vie ; ſa fille & ſa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de miſére & de faim dans une iſle déſerte, l'autre en priſon par la main d'un archer. Lui-mème enfin, dernier reſte de ſa malheureuſe famille, fut reduit par ſa propre femme à ne laiſſer après lui qu'un monſtre pour lui ſuccéder. Tel fut le ſort de ce maître du monde, tant célébré pour ſa gloire & pour ſon bonheur : croirai-je qu'un ſeul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple, mais le jeu de toutes les paſſions humaines offre de ſemblables leçons à qui veut étudier l'Hiſtoire pour ſe connoître & ſe rendre ſage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une inſtruction plus prochaine que celle d'Auguſte. Emile ne ſe reconnoîtra guére dans les étranges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études : mais il ſaura d'avance écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes,

il ſera prévenu de la maniére dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées; peut-être au beſoin feront-elles tardives, inſuffiſantes; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude En la commençant, je me propoſois un autre objet; & ſûrement, ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* rélatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même, & ſe comparer à eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages,

dont je ne diſconviens pas ; mais quant à mon Emile, s'il arrive une ſeule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout eſt manqué ; celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent les mieux les hommes ; ils ne le voient qu'à travers les préjugés de la philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus ſainement que ne fait un Philoſophe. Celui-ci ſent ſes vices, s'indigne des notres, & dit en lui-même : nous ſommes tous méchans : l'autre nous regarde ſans s'émouvoir, & dit : vous êtes des foux. Il a raiſon, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve eſt ce Sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vû nos erreurs de plus près, ſe tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres ; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ;

s'ils ne nous faifoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leur vices, si nous pouvions connoitre combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offence, & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ces vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même: ils ont beau montrer leur fortune, & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux: mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent: celles qui choquent nos intérêts nous revoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit, si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes? Un grand intérêt á les connoitre, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favrable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile; plutôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse á ses freres; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement, s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés? Il a des bras, de la santé *, de la moderation, peu de

* Je crois pouvoir compter hardiment la santé & la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation : ou plutôt au nombre des dons de la Nature que son éducation lui a conservés,

beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſérables Rois exclaves de tout ce qui leur obéit ; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation ; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere á l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même ; car dans ſes méchancetés, il verroit ſa miſére. Il ſe diroit : en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme à fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Emile en conſidérant ſon rang dans l'eſpece humaine, & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer á ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage, & les hommes ſont foux. En les plaignant,

il les méprisera, en se félicitant, il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voila l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficille à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins, & s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misére, & dans les biens exclusifs qu'ils possédent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui: mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon éleve

ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de régles. Quand donc en conſéquence de mes ſoins, Emile prêfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Emile à raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Emile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de pur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutes fois quelque choſe en peut guérir; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres, & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir, ou jamais il ne le ſaura C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres régles; c'eſt le cas-

d'expoſer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres ; je laiſſerois aux flateurs prendre tout leur avantage avec lui ; ſi des étourdis l'entrainoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger ; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe * ; je le laiſſerois encenſer, plumer, dévaliſer par eux : &

* Au reſte, notre éleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collége, vous voyez comment on leur fera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brélan, & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra les joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enface n'ont point dans la jeuneſſe le même abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remedier.

& quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien vonlu lui donner. Mes ſeuls piéges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſanes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui pour jouer ſotement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame: faites en vos égaux, afin qu'ils le deviennent,

& s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée, & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il deshonoré pour cela, tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire, il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages, & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'éleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant, qui ne sachant rien voir, rien comparer, met,

tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile ; & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espece ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoitre. & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonbeur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence, & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il supposer que le maître le laisse, à dessein tomber dans des piéges, & tend des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de

meilleur & de plus naturel, être simple & vrai comme lui, l'avertir des périls ausquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'á ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t'il après cela, comme il sera très souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez le en liberté, suivez le, imitez-le, & cela gaiment, franchement, livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obstinera, afin de l'envi-

ronner par tout des leçons de l'expérience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe ; quand il y eſt tombé, ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui revolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par des bonnes paroles. Il s'affectionnera ſûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas.

En lui disant, je suppose que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre: car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot Ainsi d'un fait il tire une maxime; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la

faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé ; puis, au moyen de l'apologue on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plûpart des fables ; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'iſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien ; il faut qu'il ſe puiſſe dire ; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis. Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie italienne, eſt

le ſoin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déja que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre; mais il ne faut pas toujours tout dire; celui qui dit tout, dit peu de choſes, car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t'il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il beſoin ce grand peintre, d'ecrire les noms au-deſſous des objets qu'il peint? Loin de généraliſer par-lá ſa morale, il la particulariſe; il la reſtrient en quelque ſorte, aux exemples cités, & empeche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces cenclufions par leſquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire auſſi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, ſoyez ſûr qu'il ne l'entendra pas même ainſi.

Il importeroit encore de donner á

ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni á l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vû que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il recite ses fables: aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. En-

core une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſuivant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever, car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcene on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t'il dans les affaires du monde? Quel droit a-t'il d'être initié dans ces miſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les intérêts de ſon âge, il ne diſpoſe encore que

de lui même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile marchandiſe ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculative, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-t'on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à

ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs à vingt cinq ans qu'á quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même ; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur

rendent ; l'exercice des vertus sociales portent au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée ; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien ; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins ; qu'il les serve, qu'il les protége, qu'il leur consacre sa personne & son tems ; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône faire entendre la vois des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un Chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les af-

faires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les Tribunaux? Je ne ſais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choſes. Il fera tout ce qu'il ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hom-

mes *, pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre ; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant

* Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il ? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le deshonorer ? C'est autre chose, il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir, & dont nul *Tribunal* ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance ; il est alors seul Magistrat, seul *Juge* entre l'offenseur & lui : il est seul interprête & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice, & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance ; je dis qu'il se doit justice, & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les *Tribunaux* ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Emile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. *Il* ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir ; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa superiorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer á le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié sterile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de

leurs

leurs peines : s'il voit deux hommes ſe hair, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſerables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable á ſon âge ? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'employer ſon zele à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'experience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler ſans ſujet de rien dire ; de croire leur faire ſentir, ſur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des paſſions, & toute la force de l'art de perſuader, ſans intérêt de rien perſuader à perſonne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne ſemblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en ſent pas l'uſage pour ſon profit. Qu'importe á un

écolier de ſavoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ſes ſoldats à paſſer les Alpes? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui diſiez comment il doit s'y prendre pour porter ſon Préfet à lui donner congé, ſoyez ſur qu'il feroit plus attentif à vos régles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjá développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Emile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'art oratoire. Borné preſque au ſeul néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui; & n'ayant rien á leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris á généraliſer ſes

idées ; il a peu d'images parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſcours, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhemence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élevation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il tranſmet en parlant les mouvemens de ſon ame ; ſa généreuſe franchiſe à je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt véritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer á ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leur cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on ne

puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure á peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa raci-

ne Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mémes, moins l'illuſion de l'intérèt particulier eſt à craindre, plus on généraliſe cet intérèt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons nous donc qu'Emile aime la verité, voulons nous qu'il la connoiſſe? Dans les affaires tenons le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce qui eſt bien ou mal: mais ne ſouffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit il á l'un pour ſervir l'autre? Peu lui importe á qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concourre au plus grand bonheur de tous: c'eſt-là le premier intérèt du ſage, après l'intérèt privé; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empécher la pitié de dégénerer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre

humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece encore plus que de notre prochain, & c'est une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon éleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui; puisque non-seulement il en résulte une jouissance interieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire! Qu'elle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans

l'étroite borne des poſſibles & fait qu'un homme ſuperieur aux autres, ne pouvant les élever à ſa meſure, ſait s'abbaiſſer à la leur ! Les vrais principes du juſte, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans ſon entendement, il voit la place de chaque choſe & la cauſe qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les paſſions humaines il connoît leurs illuſions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimeres ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes á mon eſprit ; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, inſtruit par l'experience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas ; je ſais que s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils

voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout differemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la Nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également : mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu

du tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut être aſſez égale de part & d'autre ; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déja tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que Philoſophie, & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi, ils ont telle ou telle paſſion ; ils ſont ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſiderer que ce qu'ils diſent-là, je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus longtems, & que n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développe-

mens du cœur dans telle & telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné ; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtème, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vû. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée á les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre ; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement á l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous

ſuivez dès l'enfance un jenne homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer; mais ſi-tôt qu'il commence il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé, penſera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt á s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſidérez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un ſauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions, ni par les

opinions des hommes, qu'il voye par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'ils n'auroient jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel á l'eſprit eſt accéleré; mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forèts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement atta-

chés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Etre incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des ètres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire, de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus-la, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite á celle des corps: cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur; ce n'est point celle de

la raiſon , ni même de la Nature bien ordonnée , c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour ſe faire une véritable notion des eſprits , & ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le matérialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit* , n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent ils pas des eſprits qui crient , qui parlent, qui battent , qui ſont du bruit ? or , on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps Voilà pourquoi tous les peuples du monde , ſans excepter les Juifs , ſe ſont faits des Dieux corporels. Nous-mêmes , avec nos termes d'Eſprit , de Trinité , de Perſonnes , ſommes pour la plûpart des vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par tout ; mais nous croyons auſſi que l'air eſt

par-tout, au moins dans notre atmoſphere, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens á dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plûpart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers des Dieux ſenſibles: les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame,

ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitou des Sauvages; les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels: le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt au fond la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vû Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & dont l'autre exclut toute

divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient ; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés de deux substances ausquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considerez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la Nature divine ; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient á si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se pré-

ſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres operations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'eſt en vain que les abymes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-de-là qu'au de-çá des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leur pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foi-

bleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & á qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches á la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon éleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être á dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois á peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme á des enfans : ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des miſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre

que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des miſteres qu'il eſt non ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus que pour admettre les miſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là Pour l'âge où tout eſt miſtere, il n'y a point de miſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé. Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolerance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accotumant á ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment á perdre pour mériter le ſalut éternel; mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraie, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés á Rome plutôt qu'á la Mecque. On dit á l'un que Mahomet est le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet est le Prohete de Dieu, on dit á l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe; Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou á Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu ; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom. *

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la difference que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera

* (Plutarque Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.) C'eſt ainſi qu'il commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe, mais les clameurs du Peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes * ? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt reputé croire,

*Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès. Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité

& qu'il n'y aura d'incredules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tiran qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans, eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure

à

à l'âge de raiſon : Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & réverence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette reſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par tout, & ce que je craindrois de cet air de miſtere indiſcretement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Emile, qui, refuſant conſtamment ſon attention á tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire, cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guere ; & quand il commence à s'inquiéter de ces gran-

des queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vû par quel chemin l'eſprit humain cultivé, s'approche de ces lumieres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient pas naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables, par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéleré; ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoint pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres,

Quelle difficulté je vois s'élever ici!

difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la reſoudre : commençons au moins par oſer la propoſer. Un enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere ; on lui prouve toujours très bien que cette religon, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule véritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris : c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à norre Emile qu'il ne pût apprendre de lui même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons nous ? à quelle ſecte aggregerons-nous l'homme de la Nature ? La réponſe eſt fort ſimple, ce me ſemble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſa-

ge de la raiſon doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

N'importe; le zéle & la bonne foi m'ont juſqu'ici tenu lieu de prudence. J'eſpere que ces garants ne m'abandonneront point au beſoin. Lecteurs ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité: je n'oublierai jamais ma deviſe; mais il m'eſt trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je penſe, je vous dirai ce que penſoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire: c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES

I. Désigne le Tome premier.
II. Le Tome second.
n. Les Notes.

ABbé de St. Pierre ; comment établissoit ses enfans. T. II. *p.* 102
Comment appelloit les hommes. I. 86
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 122
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 102
Ce que le François met à la place *Ibid.*
Les enfans en ont peu I. 317
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 29
Comment le Poëte lui ôte le merite de la valeur. I. 51
Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I 87
Adolescence, signes des approches de cet âge II 236

Peut être accélerée ou retardée par l'éducation II. 151
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 250
Ceux qui ne traitent que les leurs propres s'y passionnent trop. II. 260
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 153
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance, II. 255 *n.*
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 5
Age prodigieux. I. 55 *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 275
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 208
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 62 *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 324
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages II. 115
Exceptions *Ibid.*
Amour, exige des connoissances. II. 145
A de meilleurs yeux que nous. *Ibid.*
Fixe & rend exclusif le penchant de la Nature. *Ibid.*
Passions qu'il entraîne à sa suite. II. 146
Amour de soi, principe de toutes nos passions, II. 140

Toujours bon & conforme à l'ordre. II *Ibid.*
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 143
Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. II. 143
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent *Ib.*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 147
Comment ſe transforme en vertu. II. 260
Analyſe. II. 19
Analogie gramaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I 98
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 291
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel. I. 331 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 313
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 73
Dorment plus l'hyver que l'été. I. 260
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 232
Anthropomorphites. II. 271, 272
Appétit des Enfans. I. 330
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 153

Araignées, quels enfans en ont peur. I. 26
Arme à-feu. I. 77
Art de gouverner ſans préceptes. I. 231
Art d'obſerver les enfans. II. 105
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 66
Arts, Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. *Ibid.*
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 72
Arts ſauvages & *Arts civils*, diſtinction des uns & des autres. II. 64
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 94
Artiſan des villes, ſottement ingénieux. II. 73.
Aſtianax. I. 77
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 142
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié* II. 203 *n.*
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 245
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 35 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 231
Autorité,

Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 130
Si celle du maître doit se conserver aux dépens des mœurs. II. 201

B*ANIANS*. I. 332 *n.*
Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 121
Berceau. I. 68 *n.*
Bibliothéque d'Emile. II. 61
Bienfaiteurs interessés, plus communs que les obligés ingrats. II. 204
Biens & *maux* de la vie humaine examinés. I. 117 *& suiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste. II. 40
Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états. II. 179
Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences. II. 190
Bons mots, secret pour en trouver. I. 192
Bontés, de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir. I. 90
B*ouchers*, en quels pays ne sont pas reçus en témoignage. I. 332
Bouillie, nourriture peu saine. I. 96
Boule roulée entre deux doits croisés. II. 120, 129
Boussole, comment nous l'inventons. II. 33
Bruit d'une arme à-feu. I. 77

Buffon (*M. de*) cité. I. 18, 68. *n.* 273. *n.*

C*ADRES dorés*, à quoi bons. I. 306
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 64
Canard de la foire. II. 25
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 234
N'est point l'ouvrage de la Nature. I. 236
Caprice, exemples de la maniere d'en guerir un enfant. I. 237, 241
Cartes géographiques. II. 20, 21
Caton le Censeur, eleva son fils dès le berceau. I. 34 *n.*
Cerf-volant. I. 358
Chardin, cité I. 256
Charité, maniere inepte dont on croit l'inspirer aux enfans. I. 184
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 247
Châtiment, doit être ignoré des enfans I. 152, 178
Cheval. réflexion sur cet exercice. I. 267
Chimeres, ornent les objets réels. I. 345
Ciceron, cité. I. 15
Citoyenne. I. 10
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils sont forcés d'être fripons. II. 89
Climat. I. 44
Climats temperés, leurs avantages. *Ibid.*
Coëffures des enfans. I. 255
Colléges. I. 12, 101

Colére. I. 165
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 143
Concurence, quand doit cesser d'être un instrument de l'éducation. II. 59
Confidantes, sont ordinairement des nourrices dans les drames anciens. I. 58
Connoissances, leur choix rélativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 5
Bien vues par leurs rapports, préservent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. II. 85
Consolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 245
Contradictions de l'ordre social, quelle est leur source. II. 210
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 177
Corps débile, affoiblit l'ame. I. 49 II. 199
Corps humain, difference, de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 199
Cosmographie, sa premiere leçon. II. 16
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 51
Course. I. 293
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 298
Couvens. I. 101
Cris des enfans. I. 83
Cuisine françoise. I. 326

Culture, un de ces grands préceptes est de tout retarder. II. 199
Curiosité, sa premiere source. II. 8
Comment se fait son developpement. *Ibid*
Quelle seroit celle d'un Philosophe relegué dans une isle déserte. II. 9
Curiosité, raison pourquoi le Philosophe en a tant, & le Sauvage si peu. II. 123
Cyclopes. I. 431
Czar Pierre. II. 112

D*ANSE*. I. 313
Déclamer. I. 318
Definitions, comment pourroient être bonnes. I. 199 *n*.
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 95, 96
Dépendance des choses, & *dépendance des hommes*. I. 117
La premiere ne nuit point à la liberté. 118
Désordre moral, par où commence. I. 26
Dessein, réflexions sur cet art. I. 302
Dette sociale, comment se paye. II. 93
Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans I. 148
Effet de cette indiscrétion I. *Ibid*.
Ce qu'on doit mettre à la place, I. 149
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 145
Dieux du paganisme, comment furent imaginés. II. 270

Distances, moyens d'apprendre aux enfans à en juger. I. 80
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fausses idées. II. 280
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 42
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste. I. 127
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 110, 137
Comment perd son amertume au goût des enfans. I. 264

E

EAU, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 257
Education, ses diverses especes. I. 4, 11
Opposition entr'elles. I. 8
Choix. I. 6, 13
But. I. 6
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 13
Commence à la naissance. I. 73
Ne se partage pas. I. 42
Nouvelles difficulté. I. 37
Quel en doit être le véritable instrument. I. 151
Importance de la retarder I. 155
Difficulté. I. 159
Doit être d'abord purement négative. I. 156

Progrès de ses differances. II. 265
Education exclusive, préfere les instructions coûteuses. I. 267
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 45
Maintient l'enfant de la seule dépendance des choses. I. 133
Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser. I. 229
Quel esprit elle leur donne. I. 230
Egalité civile & naturelle, leur difference. II. 210
Egalité conventionnelle, rend nécessaires le droit positif & les Loix. II. 76
A fait inventer la monnoie. II. *Ibid*
Eleve imaginaire que l'Auteur se donne. I. 40
Eleve ne doit point s'envisager comme devant être un jour separé de son gouverneur. I. 46
Inconvénient qu'il passe successivement par diverses mains. I. 59
Avantage qu'il n'apprît rien du tout jusqu'à douze ans. I. 156
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement. I. 226
Ne doit recevoir de leçons que de l'experience. I. 148
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre. I. 233
Le mal de son instruction est moins dans ce

qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 54
Comment *je* m'y prends pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un Sauvage. II. 116
Utilité de ses travaux dans les arts. II. 73
En parcourant les atteliers, doit mettre lui même la main à l'œuvre. II. 65
Eleve, choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives. II. 111
En cessant d'être enfant, doit sentir la supériorité du maitre. II. 243
Différence du vôtre & du mien. II. 264
Eleves, ce qu'on leur apprend plutôt qu'à nager. I. 267
Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens. II. 257
Vrai moyen. II. 258
Emile, pourquoi paroit d'abord peu sur la scéne. I. 41
Riche, & pourquoi. I. 45
A de la naissance, & pourquoi. *Ibid.*
Orphelin, en quel sens. *Ibid.*
Premiere chose qu'il doit apprendre. I. 108
N'aura ni maillot. I. 67
Ni charriots, ni bourlets, ni lisieres. I. 112
Pourquoi *je* l'éleve d'abord à la campagne. I. 62, 162

Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 172
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 211
Comment apprend à lire. I. 224
A deſſiner. I. 302
A nager. I. 268
Boira ſans eau froide ayant chaud ; précaution. I. 258
Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. I. 284
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. II. 14
Son avanture à la foire. II. 25
Sa premiere leçon de coſmographie. II. 16
De ſtatique. II. 35
De phyſique ſyſtématique. II. 38
Mot determinant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 44
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid.*
Comment je lui fais ſentir l'utilité de ſavoir s'orienter. II. 49
Quel livre compoſera long-tems ſeul ſa bibliotéque. II. 62
Emu'e de lui méme. II. 60
S'intereſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même affleurer l'attention d'un autre : exemple. II. 79.
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. II. 84. *n.*

Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 96
Choix de son métier. II. 111
Fait à la fois deux apprentissages. II. 112
Comment je loue son ouvrage ; quand il est bien fait. II. 114
Question qu'il me fait, quand il juge que je suis riche, & ma réponse. II. 117
Emile, est un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 124
Ne répond point étourdiment à mes questions. II. 126
Sait l'à *quoi bon* sur-tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. II. 131
Etat des progrês à douze ans. I. 348
A quinze. II. 131
N'est pas faux comme les autres enfans. II. 169
Saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. *Ibid.*
Quand il commence à se comparer à ses semblables. II. 209
Quelles passions domineront dans son Caractere. *Ibid.*
Impressions que feront sur lui les leçons de l'Histoire. II. 228
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 233
Jugera trop bien les autres pour envier leur sort. II. 236

Pourra s'énorgueillir de sa supériorité. II. 237
Remede à cela. II. 239
Comment s'instruira dans les affaires. II. 253
Aime la paix. II. 254
Son parler n'est ni véhément. II. 258
Ni froid. II. 259
Etendue de ses idées, & élévation de ses sentimens. II. 263
Ne s'inquiétte point des idées qui passent sa portée. II 281
Emile, à quelle secte doit être aggregé. II. 283
Encre, comment elle se fait. II. 54
Utilité de savoir cela. II. 58
Enfance, premier état. I. 82
Deuzieme état. I. 108
Troisiéme état. II. 2
Court tableau de sa dépravation. I. 30
Seul moyen de l'en garantir. I. 31
Ses premiers développemens se font presque tous à la fois. I. 107
Doit être aimée & favorisée. I. 114
Son état par rapport à l'homme. II. 144 *& suiv.*
Ne peut guere abuser de la liberté. I. 142
A des manieres de penser qui lui sont propres. I. 147
Doit meurir dans les enfans. I. 158

Il y a des hommes qui n'y passent point. I. 191
Ne point se présser de la juger. I. 195
Semblable dans les deux sexes. II. 136
Enfans, comment traités à leur naissance. I. 17. 67, 140
Supportent des changemens que ne supporteroient pas les hommes. I. 30
Doivent être nourris à la campagne. I. 63
Leurs premieres sensations purement affectives. I. 74
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 75
Ont rarement pur du tonnere. I. 78
Enfans, comment apprennent à juger des distances. I. 79
Ont les muscles de la face très mobiles. I 81
Pourquoi font si volontiers du dégat. I. 87
Comment deviennent imperieux. I. 89
Maximes de conduite avec eux. I. 90
En grandissant deviennent moins remuans. *Ibid.*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 92
Sont presques tous sevrés de trop bonne heure. I. 93
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 97
On s'empresse trop de les faire parler. I. 98. 103 *& suiv.*
Et de corriger leurs fautes de la langue. I, 98

Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colléges I. 101
Pourquoi ceux des Paysans articulent mieux que les notres. I. 100
Donnent souvent aux mots, d'autres sens que nous. I. 106
Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent. I. 109
Avantage pour eux d'être petits & foibles. I. 110
Soufrent plus que la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit. I. 136
Enfans, en les gâtant, on les rend miserables. I. 138 *& suiv.*
Régles pour accorder ou refuser leurs demandes. I. 143 *n.*
On les conduit par les passions qu'on leur donne. I. 151
D'où vient leur pétulance. I. 152
Abus des longs discours qu'on leur tient. I. 163
Ne sont point naturrellement portés à mentir. I. 179 *& suiv.*
Pourquoi trouvent quelque fois d'heureux traits. I. 192
Leur apparente facilité d'apprendre, cause leur perte. I. 198
On ne leur apprend que des mots. I. 201
N'ont point une veritable mémoire. I. 198
Comment

Comment se cultive celle qu'ils ont. I. 210
Quelle est leur Géographie I. 203
Si l'Histoire est à leur portée. I. 204
Comment se prend leur jugement I. 209
De leurs vêtemens. I. 251
Et de leur coëffure. I. 255
Géneralement trop vétus. I. 2,6
Enfans, sur-tout dans les villes. I. 67 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 256
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 258
Ont besoin d'un long sommeil. I. 259
Moyen de les faire dormir. I. 262
Et se réveiller d'eux-mêmes. I. 263
Comment supportent gaimént la douleur. I. 264
Peuvent être exercés aux jeux d'adresse. I. 312
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 326
Difficulté de les observer. I. 357
On ne sçait point se mettre à leur place. II. 19
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 42
Ne les payer que des raisons qu'ils puissent entendre. II. 45
Font peu d'attention aux leçons en discours. II. 47
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 84 *n.*
Un appareil de machines & d'instrumens les effraie ou les distrait. II. 113

Ne s'intereſſent qu'aux choſes purement phyſiques. II. 120
Son naturellement portés à la bien-veillance. II. 142
Enfans, Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 159
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 148
Comment doit être éludée. II. 151 *& ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 169
Inconvénient de cela. II. *Ibid.*
Tout eſt infini pour eux. II. 193
Enfant, augmente de pris en avançant en âge. I. 31
Doit ſavoir être malade. I. 53
Suppoſé homme à ſa naiſſance. I. 70
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 79, 85
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 133
Ne doit point être contraint dans ſes mouvemens. I. *Ibid.*
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. 134
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 106
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'errueur & le vice. I. 143
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 192
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 231

Enfant, comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 235
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 317
Moyen de le rendre curieux. II. 11
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 13
Ne s'intereſſe à rien dont il ne voye l'utilité. II. 58
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 61
Comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 65
Sa premiere étude eſt une ſorte de phyſique experimentale. II. 233
Ne doit rien faire ſur parole. II 270
Enfant qui ſe croît brûlé par la glace. II 119
Enfant diſcole, maniere de le contenir. II. 180
Enfant - fait. I. 344
Sa peinture. I. 345 & *ſuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 191
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. I. 74
Envie, eſt amere & pourquoi. II. 166
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. II. 179
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. II. 122
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens. ; exemple. II. 119

Esprit, chaque *esprit* à sa forme, selon laquelle il doit être gouverné. I. 158
Ses caracteres. II. 178
Esprit (*l'*) d'un enfant doit être d'abord exhalé moderément, puis retenu. I. 192
Esprit de votre éleve & du mien. I. 230
Esprit vulgaire, à quoi se reconnoit dans l'enfance. I. 193
Sens du mot *Esprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 270
Sens primitif. II. 271
Etat de Nature, en en sortant nous forçons nos semblables d'en sortir aussi. II. 88
Etat, quelle occupation nous en repproche le plus. II. 94
Etat de Nature, *état Civil*: ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. I. 132
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux. I. 204
S'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 209
Etudes spéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 251
Etudier par cœur, habitude à mal prononcer. I. 211
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 277
Excès, d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 135
Excercice du corps, s'il nuit aux operations de l'esprit. I. 227
Explications en discours, font peu d'impression

sur les enfans. II. 47
Mauvaise *explication* par les choses II. 54

F*ABLES*. Si leur étude convient aux enfans. I. 211
Analyse d'une de celles de la Fontaine. I. 214
Examen de leur morale. I. 219
Quel est leur vrai tems. II. 246
La morale n'y doit pas être développée. II. 247
Facultés superflues de l'homme, causes de sa misere. I. 121
Famille, comment se dissout. I. 113
Fantaisies des enfans gâtés. I. 139
Farineux. I. 61
Favorin, cité. I. 122
Fautes, leur tems est celui des Fables. II. 246
Félicité de l'homme ici bas est negative. I. 117
Femme, considérée comme un homme imparfait. II. 135
N'est à bien des égards qu'un grand enfant. II. 136
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n*.
Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 20, 23
Quel air leur plaît dans les hommes. II. 83
Fétiches. II. 192
Feu de la Jeunesse, pourquoi la rend indif-

ciplinable. II. 200
C'est par lui qu'on la peut gouverner. II. 201
Foi des enfans, à quoi tient. II. 277
Foiblesse, en quoi consiste. I. 120
D'où vient celle de l'homme. II. 2
C'est elle qui le rend sociable. II. 165
Force, en quoi consiste. I, 120
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 4
Comment il en doit employer l'excedent. II. 5
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 193
Forêt de montmorency. II. 49
François, ce qui rend leur abord repoussant & désagréable. I. 103, 295

G*AYETE'*, signe très-équivoque du contentement. II. 109
Gauffres isoperimetres. I. 310
Gaures. I. 331
Génevois, peut-être ne seroient plus libres, s'ils n'avoient sû marcher sans souliers. I. 288
Génie, a souvent dans l'enfance l'apparence de la stupidité. I. 193
Génie des hommes, différent dans les peuples & dans les individus. II. 224
Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 203
Ses premieres leçons. II. 21
Géométrie, s'il est vrai que les enfans l'ap-

prennent. I. 198
Notre maniere de l'enseigner donne plus à l'imagination qu'au raisonnement. I. 306
Comment Emile en apprendra les premiers élemens. I. 307
Moyen de la rendre intéressante. II. 7
Gourmandise, préferable à la vanité, pour méner les enfans. I. 327
Vice des cœurs sans étoffe. I. 328
Goût. Remarques sur ce sens. I. 322 *& suiv.*
Goûts-naturels, sont les plus simples. I. 324
Et les plus universels. I. 324
Gouvernement politique à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 76
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir I. 37
Moyen d'éviter la diffiiculté du choix. I. 38
Doit être jeune. I. 41
S'il doit avoir déja fait une éducation. I. 42
Doit choisir aussi son éleve. I. 43
Ne doit point s'envisager comme en devant être un jour séparé. I. 46
Ne doit point se charger d'un éleve infirme I. 47
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son éleve, & moyen d'acquerir cette autorité. I. 160
Doit se faire apprentif avec son éleve. II. 65
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 74

Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. II. 243
Comment doit se conduire dans les fautes de son éleve devenu grand. II. *Ibid.*
Gouverneurs, leur fausse dignité. II. 241
Grand Seigneur devenu gueux. II. 90
Grasseyer. I. 99
Grisses, pain de Piémont. I. 95
Gymnastique. I. 250

H*ABITUDE*, n'est point la nature. I. 6
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 75
D'où vient l'attrait de *l'habitude.* I. 351
Habitude du corps, convenable à l'exercice, differente de celle qui convient à l'inaction. I. 256
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 64
Henry IV. Mot de ce Prince sur les prédictions des Astrologues. I. 192
Heritier, comment s'éleve. I. 240
Hermés. II. 60
Herodote, cité. I. 252, 339.
Histoire, n'est point à la portée des enfans. I. 204
Exemple. I. 205
Tems de son étude. II. 215
Calomnie le genre humain. II. *Ibid.*

N'eſt jamais fidele. II. 217
En quoi ſemblable aux Romains. II. 219
Doit peindre ſans faire de portraits. II. 220
Montre plus les actions que les hommes. II. 223
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. II. 220
Hiſtoriens anciens. I. 339, *n.*
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 86
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 138
Hochets. I. 93, 94
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 52
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 64
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 129, 131
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 289
Et le même dans tous les états. II. 90
Ce qui le rend eſſentiellement bon ou méchant, II. 143
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 199
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 212
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 267
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 21

Homme du monde, tout entier dans son masque. II. 192
Homme naturel, en quoi consiste son bonheur. II. 40
Homme naturel, vivant dans l'état de Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 124, 267
Borné par ses facultés aux choses sensibles. II. 268
Hommes, pourquoi j'en parle si tard à mon éleve. II. 70
Hommes vulgaires, ont seuls besoin d'être élevés. I. 43
Humanité, premier devoir de l'homme. I. 114
Ce qui la constitue. II. 168
Comment s'excite & se nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 171, 181
Maximes pour cela. II. 172 & *suiv.*
Hygiene. I. 50

I*DE'ES* distinguées des images, I. 197
Et des sensations. II. 118
La maniere de les former est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. *Ibid.*
Idées simples, ce que c'est. II. 119
Identité successive, comment nous avons le sentiment de la nôtre. I. 112
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 23

Jeunes gens corrompus de bonne heure, sont durs & cruels. II. 165
Caractère de ceux qui conservent long-tems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroissent quelquefois insensibles, quoiqu'ils ne le soient pas. II. 184
Inconvénient de les rendre trop observateurs. II. 213
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 171, 195
Exemple. II. 197
Doit penser bien de ceux qui vivent avec lui. II. 213
Estimer les individus, & mépriser la multitude. *Ibid.*
Jeux, par qui & à quelle occasion inventés. I. 339
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 273
Jeux Olympiques, à quoi comparés. II. 212
Imagination étend la mesure des possibles. I. 119
Transforme en vices les passions des êtres bornés. II. 160
Imitation, goût naturel. I. 186
Comment dégénere en vice. I. 187
Indigestions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 339
Infans. I. 108
Infini. II. 271
Ingratitude, n'est pas dans les cœur de

l'homme. II. 204
D'où elle vient. II. 205
Inoculation. I. 265
Instinct, comment devient sentiment. II. 141
Instruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 152
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 164
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 59
Instructions de la nature sont tardives, celles des hommes prématurées. II: 148
Instrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adresse des mains & à la justesse des sens. II. 37
Intelligence, épreuve & mesure de son développement II. 7
Intolerance quel dogme est son principe. II. 276
Jugemens actifs & passifs. II. *Ibid.*
Distinction. *Ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 124
Justice, quel est en nous son premier sentiment. I. 168
Justice humaine, son principe. II. 208 *n.*
Justice & *bonté* ne sont pas de pursêtres moraux. II. 207
Juvenal, cité. II. 108

L

LA Fontaine, si les fables conviennent aux enfans. I. 211
Lait, si le choix du lait de la mere ou d'une
autre

autre, eſt indifférent. I. 24
D'abord ſéreux, puis prend de la conſiſtance. I. 57
Et une ſubſtance végétale. I. 60
Se caille toujours dans l'eſtomac. I. 61
Langue naturelle. I. 80
Langues, ſi leur étude convient aux enfans. I. 201
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. *Ibid.*
Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préferance les *langues* mortes. I. 202
Leçons doivent être plus en action qu'en diſcours. I. 174
Liberté, le premier de tous les biens. I. 129
Liberté bien réglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation. I. 151
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 222
Liſiere, laiſſe une mauvaiſe demarche aux enfans. I. 112 *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 261
Quel eſt le meilleur. I. *Ibid.*
Litarge. II. 55
Livre, qui compoſera ſeul la Bibliothéque d'Emile. II. 61
Livres, inſtrumens de la miſere des enfans. I. 222
Loke recommande de ne point droguer les enfans. I. 52

Examen de sa maxime, qu'il faut raisonner avec eux. I. 144
Comment veut qu'on rende un enfant liberal. I. 185
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dès. I. 207
Inconséquence de cet Auteur sur leur boisson. I. 257 *Ibid.*
Métier qu'il donne à son Gentilhomme. II. 101
Veut qu'on étudie les esprits avant les corps. II. 269
Loix, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres. I. 132
Favorisent le fort contre le foible. II. 211. *n.*
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raisons. II. 39
Loix de la Nature, exemple sur la pésanteur. II. *Ibid.*
Lotophages. I. 332
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 74
Lune, au delà d'un nuage en mouvement, paroît se mouvoir en sens contraire. II. 121
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 339

MACHINES, leur appareil effraye ou distrait les enfans. II. 35
Nous ferons nous-mêmes les nôtres. II. 36

A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même. ll. 37

Maigre, n'échauffe que par l'assaisonnement. l. 62

Maillot. l. 19, 67, 70

Maître, gouverné par l'enfant. l. 232

Mal, n'en faire à personne, la premiere & la plus importante leçon de morale. l. 189

Maux entassés sur l'enfance. l. 30

Maux Physiques, moins cruels que les autres l. 32

Maux moraux, tous dans l'opinion hors un seul. l. 123

Maux de l'ame, n'excitent pas si géneralement à compassion que les autres, ll. 184

Manitou. ll. 207

Marcel, célebre maitre à danser. l. 289 *n*.

Marmouzets de Laban. ll. 207

Maroc, ce que Montagne à dit d'un de ses Rois. l. 265

Masques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. l. 76

Matiere. ll. 271

Maximes de conduite avec les enfans. l. 90

Maximes sur la pitié. ll. 172

Médecine, d'où vient son empire. l. 49
Maux qu'elle nous donne. l. *Ibid.*
Sophisme sur son usage. l. 50
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps. l. 51
N'a fait aucun bien aux hommes. l. 123

Médecin, ne doit être appellé. qu'à l'extremité. I. 52
Mélancolie amie de la volupté. II. 191
Mémoire, les enfans n'en ont pas une veritable. I. 197, 209
Comment se cultive celle qu'ils ont. I. 210
Manalippe, Tragédie d'Euripide. II. 208 *n*.
Mensonge de fait & de droit. I. 179
Ni l'un ni l'autre n'est naturel aux enfans. I. *Ibid. & suiv.*
Menuiserie. II. 111
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 27
Meres, avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 28
Meridienne à tracer. II. 24
Avanture qu'elle amene. II. 26
Mesures naturelles. I. 302
Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 77
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences. II. 37
La mieux apropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure. II. 86
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 96
Métiers, raisons de leur distinction. II. 87
Miseres de l'homme, le rendent humain. II. 165 *& suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaitre. I. 27
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son

gouverneur. I. 235
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 199
Monnoie, pourquoi inventée. II. 76
N'est qu'un terme de comparaison. *Ibid.*
Tout peut être monnoie. *Ibid.*
Pourquoi marquée. II. *Ibid.*
Son usage. II. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. II. 78
Monseigneur, il faut que je vive : réflexion sur ce mot & sur la réponse II. 89
Montaigne cité. I. 250, 265 II. 223
Montre du sage. II. 71
Morale, comment on l'enseigne aux enfans. I. 145
Unique leçon qu'on leur en doit donner.. I. 189
Morale & politique ne peuvent se traiter séparement. II. 210
Morales des fables, examinée. I. 219
Morale, ne doit pas être développée. II. 247
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison. I. 87
Mort, comment dévient un grand mal pour l'homme. I. 122
Comment se fait peu sentir. I. 265
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans. II. 182
Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il

n'a d'idées. I. 106
Seule chose qu'on apprenne aux enfans. I. 200
Difficulté de leur donner toujours le même sens. I. 198 *n.*
Mouvement, c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous. I. 79
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 81
Musique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 286
Peut servir à parler aux sourds. *Ibid.*
De la maniere de l'enseigner aux enfans. I. 317
Mysteres. II. 275

N

NAGER, quel exercice on prefere à celui-là dans la grande éducation. I. 267
Ce qui le rend périlleux. I. *Ibid.*
Naissance de l'homme, a, pour ainsi dire, deux époques. II. 135, 138
Nature, routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance. I. 29
Exerce incessamment les enfans. I. 31
Comment l'homme en sort par ses passions. II. 140
Ses instructions tardives & lentes. II. 148
Son progrès en développant la puissance du sexe. II. 162
Nature de l'homme. I. 5

Nature divine. II. 272
Nevvton, portoit l'hiver ses habits d'été. I. 255
Notions morales, leur progrès dans mon éleve. II. 7
Nourrice, la véritable. I. 34
Nourrice, la meilleure au gré de l'accoucheur. I. 56
Choix. I. 57
Doit être la gouvernante de son nourrisson. I. 58
Ne doit pas changer de maniere de vivre. I. 59
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. I. 25
Raison de leur attachement à l'usage du maillot. I. 68
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure. I. 93
Précaution qu'elles négligent. *Ibid.*
Disent aux enfans trop de mots inutiles. I. 96
Nuage, passant entre la lune & l'enfant, lui paroît immobile & la lune en mouvement. II. 121
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cause. I. 273
Remede. I. 277
Expédition *nocturne* de l'Auteur dans son enfance. I. 278

O *BJECTIONS.*
Contre la liberté laissée aux enfans. I. 115
Contre l'éducation retardée. I. 159

Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 225
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 249
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 314
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 68
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent. II. 184
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 75, 76
De nos premieres observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 10
Objets purement *physiques*, les seuls qui puissent interesser les enfans. II. 120
Objets intellectuels ne sont pas si-tôt à la portée des jeune gens. II. 214
Observations des mœurs inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. I. 209
Odorat, réflexion sur ces sens. I. 341
Oisiveté est un vol public. II. 94
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 96
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 130
Eleve son trône sur les passions des hommes. II. 147
Ordre à suivre dans les études. II. 23

Ordre Moral, comment l'homme y entre. II. 207
Ordre ſocial, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. II. 210
Source de toutes ſes contradictions. II. *Ibid.*
Témerité de s'y fier. II. 90
Organes de plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 154
Ottomans, ancien uſages des Princes de cette Maiſon. II. 113
Ovide cité. I. 107
Ouie, culture de ces ſens. I. 315
Organe actif qui lui correſpond. I. 316
Outils, plus les notres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & maladroits. II. 37

P*ANTALON*, pourquoi ennuyeux. II. 247
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 185 *& ſ.*
Pareſſe, comment on en guerit les enfans. I. 263
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. I. 153
Sont les inſtrumens de notre conſervation. II. 138
Quelle eſt celle qui ſert de princippe aux autres. II. 140
Comment par elles l'homme ſort de la Na-

ture. II. *Ibid.*
Comment se dirigent au bien ou au mal. II. 142
Passions, sommaire de la sagesse humaine dans leur usage. II. 161
Leur progrés force d'accélerer celui des lumieres. II. 281
Passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi; *passions haineuses & irascibles* naissent de l'amour-propre. II. 143
Passions impétueuses, moyen d'en faire peur aux enfans. I. 164
Passions naissantes, moyen de les ordonner. II. 160
Paume, exercice pour les garçons. I. 310
Pauvre, n'a pas besoin d'éducation. I. 45
Paisan Suisse, idée qu'il avoit de la puissance Royale. II. 275
Paisans, n'ont point peur des araignées. I. 75
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 100
Ne grasseyent jamais. I. 99
Pourquoi plus grossiers que les Sauvages. I. 228
Pédarete, citoyen. I. 10
Pere, sa tâche. I. 36
Ne doit point avoir de préference entre ses enfans. I. 47
Perspective, sans ses illusions nous ne verrions aucun espace. I. 290

Peruviens, comment traîtoient les enfans. I. 68. *n.*
Petite - verole. I. 265
Pétrone, cité. II. 67
Pétulance des enfans, d'où vient. I. 88. 152
Peuple, a autant d'esprit & plus de bon sens que vous. II. 180
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 200
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur sont propres. *Ibid.*
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, son histoire. I. 205
Philosophie en maximes, ne convient qu'à l'experience. II. 221
Philosophie de notre siécle, un de ses plus fréquens abus. II. 148
Physionomie. II. 192
Physique, ses premieres leçons. II. 33
Physique expérimentale, veut de la simplicité dans ses instrumens. II. 35
Physique systematique, à quoi bonne. II. 38
Sa premiere leçon. II. 39
Pitagore, à quoi comparoit le spectacle du monde. II. 170
Pitié, comment elle agit sur nous. II. 112
Est douce & pourquoi. II. 166
Comment on l'empêche de dégénerer en foiblesse. II. 261
Pitié pour les méchans, cruelle au genre hu-

main. II. *Ibid.*
Plan que l'Auteur s'eſt tracé. I. 40
Pleurs des enfans, I. 82, *& ſuiv.* 91, 92 112, 134
Plutarque cité. I. 34. *n.* II. 278
En quoi il excelle. II. 225
Poiſon, quelle idée en ont les enfans. I. 207
Politeſſe, idée de celle qu'on donne aux enfans de riches. I. 135
Poupées ambulantes. II. 3
Précepteur, quel eſt le vrai. I. 34
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 39
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. II. 96
Préjugés, s'enorgueillir de les vaincre c'eſt s'y ſoumettre. II. 113
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 113
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 196
Prévoyance, ſource de nos miſeres. I. 124
Prévoyance des beſoins, marque une intelligence deja fort avancée. II. 40
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont régardé le mauvais comme inférieur au bon. I. 86
Progrès d'Emile à douze ans. II. 35
A quinze. II. 131
Proprieté, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 174
Puberté, varie dans les individus ſelon les temperamens

temperamens, & dans les hommes selon les climats. II 147
Peut être accelerée ou retardée par des causes morales. II. 148
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. *Ibid.*
Et dans les Villes. *Ibid. n.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 153
Puissance du sexe, comment les enfans l'accélerent. II. 153
Pyrrhus, jugement d'Emile sur sa vie. II. 229

Q*UESTION* par laquelle on réprime les sottes & fastidieuses questions des enfans. II. 44
Ses avantages. II. 45
Question scabreuse, & réponse. II. 156
Quintilien, cité. I. 225

R*ACES* perissent ou dégénerent dans les villes. I 64
Raison, frein de la force. I. 147
Comment on la décredite dans l'esprit des enfans. I. 157
Raison sensitive. I. 248
Ses instrumens. I. *Ibid.*
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre. II. 46
Raisonnement, de quelle espece est celui des enfans. I. 198

Si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement*. II. 128

Reconnoissance, sentiment naturel au cœur humain. II. 206

Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. II. *Ibid.*

Réfraction. II. 125 *& s.*

Réfus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 134

Régime pitagoricien. I. 63 *n.* 332

Régime vegetal, convenable aux nourrices. I 60

Relations sociales, comment on doit les montrer à l'enfant. II. 65

Religion, choix de celle d'Emile. II. 283

Repas rustique comparé avec un festin d'appareil. II. 81

Reprimande que m'adresse un Bâteleur en présence d'Emile. II. 31

République de platon n'est pas un traité de Politique. I. 11

Ce que c'est. I. *Ibid.*

Comment les enfans y sont élevés. I. 196

Riche, l'éducation de son état ne lui convient point. I. 45

Riche appauvri. II. 91

Riches, trompés en tout. I. 56

Rivage, pourquoi quand on le cotoye en bâteau paroit se mouvoir en sens contraire. II. 121

Robert Jardinier, son dialogue avec l'Auteur & son éleve. I. 172
Robinson Crusœ. II. 62
Romains illustres, à quoi passoient leur jeunesse. II. 254
Romans orientaux, plus a-tendrissans que les nôtres. II 175
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 141

S*AGESSE humaine* en quoi consiste. I. 118, II 161
Savans, sont plus loin de la verité que les ignorans. II. 122
Saveurs fortes, nous repugnent naturellement. I. 324
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 325
Sauvages, pourquoi plus subtils que les Paysans. I. 228
Devroient, selon les Médecins, être perclus de Rhumatismes. I. 257 *n.*
Pourquoi cruels. I. 331
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 191
Science humaine, la portion propre aux Savans très petite, en comparaison de celle qui est commune à tous. I. 73
Sens, lequel se développe le plus tard. I. 79 *n.*
De l'art de les exercer. I. 369 *& suiv.*
Deux manieres de verifier leurs rap-

ports. II. 124
Sens commun, ce que c'eſt. I. 343
Senſations & ſentimens ont des expreſſions differentes. I. 82
Diſtinguées des idées. II. 118
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 125
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 120
Senſations affectives précedent les *répréſentatives*. I. 74
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 167
Comment elle nait. II. 168
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 202
Doit ſervir à le gouverner. II. 203
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 242
Sentimens, quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 163
Sevrer, tems & moyen. I. 93
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe, que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 18
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir, ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 61
Société, a fait l'homme foible. I. 129
Toute ſocieté conſiſte en échanges.
Application de ce principe au commerce

& aux arts. II. 75
D'ou il suit que toute societé a pour premiere loi quelque égalité conventionelle. II. 76
Soleil, son lever. II. 11
Sommeil des enfans. I. 259
Moyens d'en regler la durée. I. 261. 262
Sourds moyen de leur parler en musique. I. 285
Spartiates, élevés en polissons, n'étoient pas pour cela grossiers étant grands. I. 231
Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 212
Sphere armillaire, machine mal composée. II. 18
Statique, sa premiere leçon. II. 35
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maison. I. 246
Stupidité fâcheuse, sous quel traits je la peindrois. II. 225
Substance animale en putrefaction fourmille des vers. I. 60
Substances, combien il y en a. II. 272
Sucs nourrissans, doivent être exprimés d'alimans solides. I. 62
Suetone cité. I. 35 *n.*
Surprises nocturnes. I. 284
Synthése. II. 19

T

TACITE, à quel âge cet Auteur est bon à lire. II. 220
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 107 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux

pour toute reſſource. II. 96
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 103
Exemple. II. 104
Thémiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Gréce. I. 128, *n.*
Thucydide, modéle des Hiſtoriens. II. 221
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 195
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 155
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II. 22
Quand les enfans commencent à connoitre ſon prix. II. 41
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 74
Tonnere, rarement les enfans en ont peur. I. 78
Toucher, culture de ce ſens. I. 270 & *ſ.*
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 285
Comment peu ſuppléer à la vue. I. 172
A l'ouie. I. 280
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. I. 287
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 300
Tréſor de Saint Marc à Veniſe ce qui lui manque. I. 249
Turenne, trait de douceur de ce grand homme. II. 226
Petiteſſe. II. 227

V*ALERE-MAXIME* cité. I. 108
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Emile. II. 32
Varron cité. I. 15
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 184
Vertus ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 265
Vertus par imitation. I. 184
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 251, 256
Vérité, doit coûter quelque choſe à connoître, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 15
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 244 *n.*
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 331
Viande, lambeau de Plutarque ſur cet aliment. I. 332
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 153
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 49
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 113
On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 114
Les Vieillards la regrettent plus que les

jeunes gens. *Ibid.*
Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I 261
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 113
Courte à plus d'un égard. II. 136
Vies particulieres, préferables à l'hiſtoire. II 223
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 41
Aiment à voir tout en répos au tour d'eux. I. 87
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. I. 117
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 64
Pourquoi les Races y dégénerent. II, 150
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 325
Falſifié par la litarge eſt un poiſon. II. 55
Moyen de connoître cette falſification. II. 57
Virgile, ſon plus beau vers. II. 174
Virginité, importance de la conſerver longtems. II. 150, 162
Préceptes. II. 151, 195
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 213
Vivre, ce que c'eſt. I. 16
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 106
Voix, combien de ſortes l'homme en a. I. 317
Volant, eſt un jeu de femme. I. 311
Uſage, en prendre preſque toujours le contre pied pour bien faire. I. 157
Uſages, en toute choſe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 78

Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans. II. 41
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frape si peu. II. 44
Exemple de l'art de leur faire entendre. II. 49
Vue, exercice de ce sens. I. 290 *& suiv.*
Ce qui rend ses jugemens équivoques. I. 291
Comment la course exerce un enfant à mieux voir. I. 298

X*ENOPHON* cité. I. 43

Z*URICH*, comment passent maîtres les Conseillers de cette Ville. II. 115

Fin de la Table.